

S F D I

Société Française de
Psychanalyse Intégrative®

COLLOQUE 2016
1^{ER} OCTOBRE 2016

LE CORPS DANS LA
CLINIQUE
DU SUJET



ACTES DU
COLLOQUE



Actes colloque du 1er octobre 2016 de la SFPI

Le Sujet dans la clinique du Sujet

ARGUMENT

Le corps est omniprésent dans notre société : corps exposé, maîtrisé, réparé, appareillé. Il est également traité comme « objet » à gérer et entretenir. Il est aussi l'objet de toutes les attentions et surexpositions tout en étant de moins en moins compris et abordé dans son unité (médecine, psychologie...). Dans le même temps, de plus en plus de nos contemporains sont traversés par un sentiment de dépossession de leur corps - ils n'habitent pas leur corps - rien ne peut s'y inscrire comme sensations constitutives d'une histoire individuelle. L'identité s'en trouve à la fois fragmentée et fragilisée. Ce manque d'ancrage corporel et affectif tend également à favoriser la fuite dans un monde d'images et de représentations virtuelles, la capacité d'être en relation s'en trouvant alors affaiblie.

Notre colloque s'attachera à la fois à penser la place du corps du Sujet dans le système de représentation de la Psychanalyse Intégrative® et à élaborer la place singulière donnée au corps dans la clinique du Sujet. Il s'agira également de réfléchir à quel(s) corps s'adresse l'analyste : corps réel, corps fonctionnel, corps sexué,

SFPI

La société de Psychanalyse Intégrative® est une association qui regroupe des psychanalystes partageant les mêmes convictions au plan théorique et clinique concernant la Psychanalyse Intégrative®.

Celle-ci intègre deux grands courants, les psychanalyses et les psychothérapies relationnelles (incluant les psychothérapies émotionnelles, corporelles et existentielles), ainsi que les apports des sciences qui permettent de mieux appréhender la complexité de l'être humain.

corps relationnel, corps symbolique, corps fantasmé, corps érogène, corps sémiotique ?

Pour nous éclairer et alimenter nos échanges et dans la continuité de nos précédentes rencontres, ce colloque 2016 favorisera le croisement de témoignages issus de la réflexion et de la clinique dans différents champs de la Psychanalyse, Psychothérapie, Philosophie, Histoire ou Sociologie.

Différentes questions seront mises en débat au cours d'ateliers, parmi lesquelles : corps et régression, corps de l'analyste et corps du patient, corps et langage, corps et groupe...



COLLOQUE ANNUEL
1^{ER} OCTOBRE 2016

SFPI
 Société Française de
 Psychanalyse Intégrative®

**LE CORPS DANS LA CLINIQUE
 DU SUJET**

Avec la participation de :

Jean-Michel Fourcade
Michela Marzano
Alain Amselek
Isabelle Queval
Christine Bonnal
Magali Cipriani
Fernando Gil
Isabelle Grangean
Edmond Marc
Catherine Rioult

Information et Inscription
www.sfpsychanalyseintegrative.org
contact@sfpsychanalyseintegrative.org
 Tarif préférentiel si inscription avant le 31 mai 2016
 Eurosites : 8 bis rue de la Fontaine au Roi, 75011 Paris.

INTERVENANTS

Jean-Michel Fourcade

Psychanalyste, Ancien Président de la SFPI et Président de l'AFFOP, Directeur de la Nouvelle Faculté Libre

Michela Marzano

Philosophe

Professeur des Universités, Université Paris Descartes, SHS - Sorbonne Paris Cité

Alain Amselek

Psychanalyste et philosophe, ancien président de la Société Française d'Analyse Bio-Energétique (SFABE), ancien membre du Centre de Formation et Recherches Psychanalytiques (CFRP) et de la Société française de Psychologie analytique (SFPA).

Isabelle Queval

Maître de conférences à l'Université Paris Descartes,
Docteur en Sciences de l'éducation, Agrégée de philosophie
Chercheur associé au Centre Edgar Morin

Nicole Adam-Serri

Psychologue clinicienne, Psychothérapeute

Michel Bénet

Psychologue clinicien, Psychanalyste, Membre associé de la S.F.P.A.

Christine Bonnal

Psychanalyste, Psychosomaticienne, Présidente de la SFPI, vice-présidente de l'AFFOP, co-directrice de la Nouvelle Faculté Libre.

Magali Cipriani

Psychologue clinicienne, Psychanalyste

Isabelle Grangean

Psychologue clinicienne, Psychanalyste

Edmond Marc

Psychologue, Docteur d'Etat en psychologie, Professeur émérite des Universités, formateur, superviseur

Catherine Rioult

Psychologue clinicienne, Psychothérapeute, Docteur en Psychopathologie Clinique de Paris VII et chargée d'enseignement à l'Université Paris V

SFPI	1
ARGUMENT	1
INTERVENANTS	3
OUVERTURE DU 3^{EME} COLLOQUE DE LA SFPI par Jean-Michel Fourcade	5
QUAND LE CORPS EXPRIME CE QUE LES MOTS N'ARRIVENT PAS A DIRE par Michela Marzano.	9
LA CHAIR DU SUJET. D'où écoute le psychanalyste et où entend-t-il ? ... par Alain Amselek	17
DU SOUCI DE SOI AU CORPS AUGMENTE par Isabelle Queval	32
CONCLUSION DU COLLOQUE par Christine Bonnal	44

OUVERTURE DU 3^{EME} COLLOQUE DE LA SFPI par *Jean-Michel Fourcade*

Je souhaite la bienvenue à vous tous qui êtes venus nombreux à notre troisième colloque.

Je vous demande d'applaudir la nouvelle présidente de la SFPI, Christine BONNAL. Elle a déjà beaucoup fait pour notre association ; elle a les qualités personnelles et professionnelles pour être une excellente présidente ; je remercie avec elle les membres du Conseil d'administration qui font que notre association a la reconnaissance qu'elle a aujourd'hui auprès des collègues psy et du public.

Ayons une pensée pour deux collègues et amies qui nous ont quittés, toutes deux membres d'honneur de notre association : Jacqueline BARUS-MICHEL et Claude-Marie DUPIN. Elles étaient deux femmes grandes et généreuses.

Jacqueline BARUS-MICHEL nous laisse une œuvre importante. Entre autres « *Désir, passion, érotisme, l'expérience de la jouissance* » publié en 2009, « *Le politique entre les pulsions et la Loi* » publié en 2007, « *L'énergie du paradoxe* » publié en 2013, et, particulièrement important pour nous, psychopraticiens, psychothérapeutes et psychanalystes, « *Souffrance, sens et croyance* » publié en 2004. Jacqueline BARUS-MICHEL participait au groupe de recherche sur la Psychothérapie que Max PAGES avait créé quand il enseignait à PARIS 7 et qu'il a poursuivi dans le cadre de la NFL. Après nos sérieux échanges sur la psychothérapie et la psychanalyse les membres de notre groupe – dont Alain AMSELEK et Jacques DIGNETON ici présents - déjeunaient très joyeusement ensemble. Le rire de Jacqueline et son léger accent du Sud-Ouest sont inoubliables.

Claude-Marie DUPIN a enseigné à la NFL depuis sa création. Elle intervenait aussi dans le cours que je donnais sur « Les psychothérapies humanistes » en Master2 de Psychologie clinique à PARIS 8. Je peux donc témoigner de l'excellente pédagogue et grande

psychothérapeute qu'était Claude-Marie en plus d'être une merveilleuse personne dont tous ceux qui l'ont connue parlent du chaleureux sourire.

Permettez-moi de mentionner les ouvrages que nos membres ont publiés en 2015/2016 :

- « Corps et groupe » par Edmond MARC et Christine BONNAL aux éditions DUNOD
- « Un amour qui guérit » par Edmond MARC et Jenny LOCATELLI aux éditions ENRICK B.

deux ouvrages de grande qualité qui seront souvent évoqués aujourd'hui, et

- « Le capitalisme paradoxant, un système qui rend fou » par Vincent de GAULEJAC et Fabienne HANIQUE aux éditions du SEUIL

Notre association a été créée en 2011. Elle a depuis organisé deux colloques :

- Le 19 octobre 2013 « Quelles cliniques aujourd'hui dans une société qui fragilise le Sujet »
- Le 18 octobre 2014 « Psychanalyse intégrative, dépendances et addictions »

Les participants à ces deux colloques nous ont dit qu'ils en avaient apprécié la qualité théorique et la richesse clinique. Nous espérons que celui-ci nous amènera des appréciations semblables.

Le dernier colloque a été suivi par deux groupes de travail : « *Le champ en psychanalyse intégrative* » qui a fonctionné grâce à l'animation d'Elisabeth LE BOULCH et « *Régression en psychanalyse intégrative* » animé par Emmanuelle RESTIVO. Nous espérons que ce colloque permettra la création de nouveaux groupes de travail.

Comment avons-nous formulé le thème de ce colloque ?

Le corps est omniprésent...

Permettez-moi de vous raconter deux anecdotes qui me paraissent être une bonne introduction à ce colloque.

J'étais l'été 70 à Esalen. J'y venais assoiffé de découvrir ces nouvelles thérapies inconnues en France et dont l'Institut Esalen était la Mecque : la Gestalt, la Bioénergie, le Rolfing, la Méditation d'Oscar

ICHAZO... À ma grande surprise je découvris que les discussions animées entre les résidents d'Esalen ne portaient pas sur les thérapies que l'on y pratiquait et enseignait mais sur l'école de diététique que l'on allait choisir pour la fabrication des repas ; et les débats et les controverses avaient la violence des grands débats philosophiques ou théologiques des siècles passés ! Selon les votes les cuisiniers de telle ou telle école expulsaient *manu militari* des cuisines les cuisiniers de l'école qui avaient temporairement perdu les suffrages...jusqu'à la prochaine révolution. Je fis part de mon étonnement à Julian SILVERMAN le directeur de l'Institut qui me dit : « *La nourriture c'est le corps ; le corps c'est une idée ; ce sont les idées que nous avons sur le corps et les idées que nous avons sur le corps nous mettent totalement en jeu, nous impliquent totalement dans nos relations à nous-mêmes et dans nos relations aux autres et au monde* ».

Voilà une réponse qui m'ouvrit à un questionnement inconnu ! Car le corps pour moi, originaire du Sud-Ouest, pour un joueur de rugby – que j'étais très mal – c'était une réalité simple, cognante et trébuchante, immédiate, respectable mais peu questionnable ! Quant à la cuisine, quoi de plus évident et non questionnable qu'un bon confit d'oie ou de canard, un foie gras ou une garbure ?

Ma deuxième histoire concerne mon corps. J'ai eu il y a quelques mois une de ces jaunisses que vous rendent jaune de la peau jusqu'au blanc des yeux ; je me découvre ainsi un matin. Je consulte un médecin gastro-entérologue d'un grand hôpital parisien qui, me fait faire une batterie d'analyses afin de trouver le microbe ou le virus responsable de ma couleur. À son grand dam, rien ! Quand je consulte mon médecin traitant, homéopathe, phytothérapeute et acuponcteur, il me pose la question : « Vous êtes-vous mis en colère récemment ? » Ce à quoi je réponds « Bof...non ! » et dix secondes plus tard monte de mon ventre une sensation très forte qui m'envahit et je dis : « Oui ! Hier j'étais dans une discussion sur l'état de notre profession avec des collègues et je suis sorti de cette rencontre avec une énorme colère due à ce que je voyais de leur aveuglement sur la fragilité de la reconnaissance de notre métier par les pouvoirs publics ». « Voilà ! » me dit mon médecin en souriant.

Lorsque je revins voir le gastro-entérologue, qui malgré une nouvelle série d'analyses ne trouvait toujours pas microbe ou virus, je risquais : « La veille, j'ai eu une énorme colère », ce qui me valut la réponse : « Mais... ça n'a rien à voir ! ».

La réponse de Julian SILVERMAN était ainsi une nouvelle fois illustrée par celle de mes médecins !

C'est pour cela que nous avons demandé – comme dans nos précédentes rencontres - le témoignage croisé de différents champs : de la psychanalyse à l'anthropologie, de la psychothérapie à l'histoire, de la philosophie à la sociologie clinique. Tant pour élaborer notre réflexion qu'approfondir notre clinique.

Nous allons questionner les affirmations réductrices des neurobiologistes comme N. SCHORE pour qui le corps c'est de la neurobiologie ou des sociologues comme David LE BRETON qui écrit : « Toute relation au corps est l'effet d'une construction sociale ».

Si nous avons à nouveau parlé de « Sujet », c'est parce que nous nous situons dans le cadre épistémologique de la relation à l'Inconscient, ce qui nous différencie de ceux des psychologues qui définissent la clinique comme une rééducation. Si nous avons posé la question du Corps, c'est parce que nous nous différencions de ceux des psychanalystes qui ignorent les relations entre psychisme et somatique. La psychosomatique – et plus particulièrement la psychosomatique intégrative telle que la définit Jean-Benjamin STORA – nous aide à approcher la Complexité dans notre compréhension de ce qu'est la psychanalyse intégrative : reconnaître les lois spécifiques de chaque niveau d'être de l'humain et les interactions entre ces niveaux.

Pour toutes les questions que cela pose et pour les réponses et les non-réponses que nous y donnerons, je nous souhaite un bon colloque.

Jean-Michel Fourcade

Psychanalyste

Ancien Président de la SFPI.

Président de l'AFFOP

Directeur de la Nouvelle Faculté Libre

QUAND LE CORPS EXPRIME CE QUE LES MOTS N'ARRIVENT PAS A DIRE par *Michela Marzano*.

Michela Marzano pour des raisons familiales n'a pas pu se joindre à nous et a dû annuler précipitamment son voyage à Paris. Voici le texte qu'elle a eu la gentillesse de nous faire parvenir et qui a été lu par Christine Bonnal.

Ce corps qui est mien. Ce corps qui n'est pas le mien. Ce corps qui est pourtant le mien. Ce corps étranger. Ma seule patrie. Mon habitation. Ce corps à reconquérir. Cette fatigue. Cet écrasement. Cette bruyance de la vie qui résiste. Cette bruyance du corps qui ne peut ni vaincre ni capituler.

Jeanne Hyvrard, La Meurtritude

1. Jamais le corps humain n'a été apparemment autant choyé qu'aujourd'hui. Que ce soit dans la consommation, dans les loisirs, dans le spectacle, dans la publicité, le corps est devenu un objet d'attention privilégiée. C'est sur le corps que convergent de nombreux intérêts sociaux et économiques, de même que c'est sur le corps que s'amoncelle toute une série de pratiques et de discours. Mais de quel corps s'agit-il ? De notre corps « réel », ce corps que « nous sommes » et que « nous avons », comme nous l'a appris la phénoménologie à partir des études de Husserl et de Merleau-Ponty – personne ne pouvant jamais se distinguer entièrement de son être corporel ou s'identifier complètement à lui – ou d'un simple fétiche et d'une pure abstraction, c'est-à-dire d'un corps qui vaut tant qu'il est parfaitement « maîtrisé », « préservé » des excès de ses sens et « docile », un corps dont

les énergies sont finalement réglementées à partir du dehors et dont les sensations sont de moins en moins diversifiées¹?

Même si le corps semble fortement valorisé, les apparences ne peuvent cacher la forte dépréciation de sa matérialité et la neutralisation de sa réalité charnelle². S'il est reconnu comme étant ce par quoi chacun peut montrer quel genre d'individu il est, il est souvent réduit à une matière façonnable au gré de ses désirs variables. D'un côté, il est cajolé. De l'autre, il est traité comme un territoire de modifications et de contrôle. Il est certes accueilli par des langages différents, mais souvent il n'existe qu'en tant que signe parmi d'autres signes, texte parmi d'autres textes. Que reste-t-il, dès lors, de la parole du corps ? Quelle langue, le corps parle-t-il ? Est-il un simple « contact silencieux » ou y-a-t-il quelque chose à dire à travers sa dimension sensuelle et métaverbale ? Qu'est-ce qui du corps s'adresse et se manifeste à soi et aux autres, lorsqu'il s'impose par sa sensorialité ?

2. C'est tout d'abord par le corps et ses cinq sens que l'être humain est renvoyé à sa vulnérabilité en tant que « condition originelle »³. La vulnérabilité c'est le fait de toute existence : c'est non seulement la conscience du fait qu'à tout moment on peut être blessé, atteint ou abîmé ; c'est aussi la certitude qu'au cours de nos vies nous passons, à des degrés variables, par des phases de dépendance et d'indépendance, d'autonomie et de vulnérabilité : « Même si l'individu et sa liberté pèsent grandement, écrit Joan Tronto, il ne fait guère de sens de penser les individus comme des Robinson Crusoé prenant seuls des décisions »⁴. Notre corps est le lieu d'une coexistence sensible entre les uns et les autres et il n'arrête jamais de se manifester

¹ Bryan Turner, *Body and Society. Explorations in Social Theory* (1996), Oxford, Blackwell, 2009 ; Donn Welton (dir.), *Body and Flesh*, Oxford, Blackwell, 1998.

² Susan Bordo, *Unbearable Weight* (1993), Berkeley, University of California Press, 2003 ; Michela Marzano, *Dictionnaire du corps*, Paris, PUF, 2007.

³ Nel Noddings, « Feminist Morality and Social Policy », in J.G. Haber & M.S. Halfon (dir.), *Norms and Values. Essays on the Work of Virginia Held*, Lanham, Rowman & Littlefield Publishers, Inc. 1998.

⁴ Joan Tronto, *Le Risque ou le Care ?*, Paris, PUF, 2012, p.33.

et de s'exposer. Notre corps parle, et il ne cesse de chercher la façon de nous faire entendre sa voix.

Pourtant, on continue de vivre dans un monde qui idéalise la rationalité et le contrôle, et qui conçoit chaque individu tout d'abord comme un être « pensant », « voulant » et « agissant » - faisant semblant d'oublier que l'être humain est tout d'abord un être charnel et qu'il s'inscrit, dans et par son corps, dans la fragilité d'une existence marquée par des limites indépassables. Certes, chacun de nous peut accéder à sa conception de la vie en réfléchissant sur soi et en explorant sa nature constitutive⁵. Mais la réflexion sur soi n'est jamais simple, l'exploration de sa nature ne l'amène pas toujours à des certitudes, l'analyse de ses valeurs n'aboutit pas systématiquement à des choix cohérents et rationnels. Surtout si la découverte de notre vulnérabilité nous oblige à l'improviste à changer de direction. Et qu'il arrive un moment où, comme le dit si bien Georges Canguilhem, l'on découvre que « ses réussites sont des échecs retardés⁶ ».

Le corps parle, s'impose, s'expose. Et parfois il nous oblige, par la violence d'un symptôme, à entendre ces paroles que nous avons vainement cherché à enfuir au plus profond de nous. N'est-ce pas d'ailleurs justement quand nous sommes malades et que nous souffrons que nous sommes obligés de comprendre que nous sommes notre corps qui souffre ? N'est-ce pas la maladie que réhabilite l'exigence d'un rapport authentique avec notre corps, car nous ne pouvons plus être dans l'illusion que nous pouvons vivre indépendamment de lui ?

Souffrir touche l'être dans son intégrité corporelle et psychique. Souvent, c'est « une blessure narcissique qui rompt l'équilibre intérieur du "quand on ne se sentait pas dans son corps" »⁷. Parfois toutefois, c'est aussi le moyen par lequel notre

⁵ Michael Sandel, *Liberalism and the Limits of Justice*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982.

⁶ Georges Canguilhem, *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin, 2003, p. 206.

⁷ Marc Marquez, « Le mal chronique » in J.-M. von Kaenel, *Souffrances. Corps et âme*, Paris, Autrement, 1994, p. 37.

corps trouve une façon de parler, « *les mots pour le dire* », comme le raconte Marie Cardinal dans son roman autobiographique : le sang qui coule de son corps n'est qu'une façon de donner la parole à la « chose », la violence vécue pendant l'enfance à cause d'une mère incapable de reconnaître et aimer sa fille telle qu'elle était.

3. Avant d'écrire *Légère comme un papillon*⁸, je pensais que je n'aurais jamais parlé de mes propres fragilités et de mes failles. L'anorexie, qui pendant de longues années a été mon « symptôme », était aussi mon secret. L'échec de ma vie, en dépit de toutes mes réussites. Car j'avais « tout » réussi. Du moins d'un point de vue social. J'avais été une fille obéissante et « parfaite ». L'orgueil de mes parents et de mes professeurs. Et ainsi de suite. Puis, de façon inattendue, ce fut la chute et le désespoir. Au travers d'un symptôme mystérieux qui ramenait à la surface tout ce qui faisait mal à l'intérieur : la peur, l'abandon, la violence, la colère. Le symptôme d'une parole qui ne parvenait pas à s'exprimer autrement ; d'un désir perdu dans la tentative désespérée de s'adapter aux attentes des autres. À force d'essayer de tout faire pour me conformer aux attentes des autres et pour « mériter » leur amour, j'avais perdu de vue mon propre désir.

À force de nier ma vulnérabilité, j'avais transformé mon corps en un « cage dorée ». Jusqu'à ne désirer plus rien. Sauf le contrôle et l'indépendance : ne plus dépendre de personne ; ne plus avoir besoin de rien. Même si, peu à peu, je n'arrivais plus à contrôler quoi que ce soit et que j'étais sur le point de mourir. Comme si la survie psychique ne pouvait que s'exprimer que dans l'inéluctabilité de la mort. « Mon anorexie a aussi été cela. Arrêter de manger pour me convaincre que je n'avais besoin de rien.

Pour dire “non” à tout le monde. Même si le monde s'était refermé autour de moi pour devenir minuscule. Arrêter de manger pour faire comprendre une bonne fois pour toutes à cette enfant

⁸ Michela Marzano, *Légère comme un papillon*, Paris, Grasset, 2012.

qu'elle devait cesser d'appeler à l'aide. Seule. Complètement seule. Alors que j'avais besoin de tout. Seule. Complètement seule. Alors que les autres pensaient que j'agissais par prétention et par orgueil.⁹ »

Un corps-symptôme, je disais, qui à l'improviste avait arrêté de « voir » et d'« entendre », car il n'était plus qu'un réceptacle de souffrance. Un « corps-chair » qui, cherchant à s'éloigner de sa matérialité, se réduisait en fait à celle-ci. Un corps martyrisé et muet qui pourtant, peu à peu, avait pris le dessus, en s'imposant par la « faim » et le « froid » - la faim qui empêche de réfléchir et de dormir ; le froid que l'on ressent même si l'on est emmitouflé dans des kilos de laine.

Un corps, finalement, qui n'était plus mien et qui était toutefois toujours à moi. Car, petit à petit, c'est mon corps qui, par le biais du symptôme, m'a obligé à remettre tout en question et à repartir de ses besoins et de ses limites. Bridée par la faim, j'ai dû réapprendre à me nourrir, en découvrant les saveurs et les odeurs des aliments : non plus de la matière sans forme à rejeter en tant que symbole de mon absence de volonté quand je l'avalais, mais ce par quoi mon corps pouvait suivre ses besoins en redonnant au « je » le goût même de la vie et du désir.

Épuisée à cause du froid, j'ai dû recommencer à m'approcher des autres, en découvrant la douceur du toucher, sans que cela ne me conduise à la perte de mes frontières. L'anorexie a entraîné des effets sensoriels nouveaux, qui m'ont appris à exister par moi-même, au-delà des attentes des autres et de leurs jugements. Jusqu'à permettre à mon *être* de se débarrasser des normes du *devoir être*.

Longtemps j'avais cru que la philosophie était un moyen pour me protéger du danger des pulsions et pour contrôler non seulement la matérialité de mon corps, mais aussi la présence menaçante d'autrui. Puis, grâce aux ténèbres de l'anorexie, ce fut la découverte progressive des cinq sens et de leurs effets sur

⁹ Michela Marzano, *Légère comme un papillon*, op. cit., p. 274-275.

les relations que je pouvais entretenir avec moi-même et avec les autres. Jusqu'à réaliser que la seule chose à laquelle il vaut la peine de rester fidèle est la recherche du « moi authentique », même si celui-ci ne cesse jamais de nous échapper.

Comme le disait Hannah Arendt, il n'y a que les événements qui comptent : tout ce qui apparaît dans le monde et le transforme ; tout ce qui nous affecte et nous bouleverse ; tout ce qui nous oblige à nous interroger et à chercher des réponses. Même lorsqu'elles, au moins au début, nous échappent. Mon anorexie a été mon événement. Et c'est pourquoi j'ai décidé de raconter mon histoire, d'assumer mes failles, et d'expliquer comment la vie recommence à partir du moment où l'on fait la paix avec la vulnérabilité de la chair, toutes ces odeurs et ces saveurs, tous ces contacts qui nous permettent de sortir du contrôle pour goûter l'existence.

Penser la vulnérabilité après l'avoir vécu. Penser la vulnérabilité tout en continuant à la vivre. Car si je n'avais pas vécu tout ce que j'ai vécu, je n'aurais peut-être pas compris que la philosophie est surtout une façon de raconter la finitude et la joie. Les oxymores et les contradictions. Toute cette fragilité qu'enfin moi aussi j'assume, après tant d'années de lutte désespérée pour m'en débarrasser. « Je sais désormais qu'il n'existe pas un *avant* où tout allait mal et un *après* fait de joies. Je sais qu'il y a une fracture en moi. Toujours présente. Qui ne disparaîtra jamais. Parce qu'elle est partie intégrante de ce que j'ai été et de ce que je suis. Sauf qu'avant, je ne l'acceptais pas. Je la détestais. Tout comme je me détestais moi-même. A cause de tout l'amour que j'attendais avec angoisse et que je perdais. De tous les refus qui s'accumulaient et que j'enfermais à double tour parce que la vie devait continuer.¹⁰ »

4. Il y a plus d'un siècle, Nietzsche avait cherché à montrer le partage impossible des processus de pensée en termes de « sensible » et « intelligible » : « Sous chaque pensée gît un

¹⁰ Michela Marzano, *Légère comme un papillon*, op. cit., p. 273.

affect »¹¹, écrivait-il. Pour Nietzsche, en effet, toute instance intellectuelle se rapporte à des sources productrices d'ordre pulsionnel et affectif. Dire que je désire quelque chose ne signifie pas uniquement que je considère qu'obtenir cette chose soit pour moi un bien. Désirer quelque chose signifie aussi la vouloir. Je peux être tout à fait convaincu qu'une chose est « bonne » pour moi, mais je peux en même temps ne pas la vouloir. Et *vice versa*. Je peux continuer à désirer quelque chose tout en sachant que ce n'est pas « bon » pour moi.

Notre corps et sa sensorialité nous l'apprennent : il y a toujours quelque chose du désir qui nous échappe et qui, tout en nous conduisant à agir d'une façon particulière, reste pour autant opaque, dès que nous essayons de le comprendre. Le désir n'est d'ailleurs pas seulement une force qui nous pousse à l'action ; il est aussi ce qui surgit au plus profond de notre être, ce qui renvoie à notre « incomplétude ». Le manque est la condition de tous nos projets. C'est ce qui marque notre rapport au temps, à l'espace, à l'autre.

« Il y a toujours quelque chose d'absent qui me tourmente », écrivait Camille Claudel dans une lettre à Rodin, en arrivant ainsi en très peu de mots à donner l'une des définitions les plus belles de la condition humaine et de sa vulnérabilité. En effet, ce n'est qu'à partir du moment où l'on accepte cette absence qu'on peut commencer à comprendre que notre corps n'est jamais muet et qu'il parle un logos sensible ; qu'il n'est pas qu'un contact silencieux, mais aussi et toujours une parole que l'un adresse à l'autre.

Michela Marzano

Professeur des Universités
Université Paris Descartes
SHS - Sorbonne Paris Cité

¹¹ Friedrich Nietzsche, *Fragments posthumes* (1885-1887), in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, t. XII, 1979, 1, 61.

LA CHAIR DU SUJET. D'où écoute le psychanalyste et où entend-t-il ? ... par *Alain Amselek*

ARGUMENT

Les "psychanalystes" *écoutent* à partir de théories et *entendent* avec les oreilles de leur intellect. Le psychanalyste se doit plutôt d'écouter dans cette « base » que constitue sa chair, "caisse de résonance", où l'« écoute avec attention *également* flottante » recommandée par Freud le fait régresser, et il se doit d'entendre dans l'espace relationnel de "sym-pathie" englobant les deux présences charnelles de l'analysand et de l'analyste et qu'on pourrait désigner d' "entre-chair" ou antre charnel.

C'est dire à la fois, si la psychanalyse, selon Freud, fait ad-venir un sujet (« Wo es war, soll Ich werden », Là où ça était, le JE doit ad-venir) que le corps est inévacuable dans une clinique du sujet et que la chair se faisant verbe et acte, le sujet humain qui est parlant, c'est-à-dire assujetti dans sa parole au langage, ne peut pourtant se réduire au pur langage, ni à un effet de discours, ni à une simple fonction grammaticale... Derrière le symbolique et ses retombées imaginaires, se tient toujours le réel, son indicible et sa radicale efficacité... Choisir la vie, travailler avec le vivant..., c'est être soi-même vivant et c'est remettre le corps, la sensorialité, la sensibilité, le mouvement, l'intuition au cœur de la vie psychique... avec la sexualité.

Bonjour à tous et à toutes...

La chair du sujet... D'où écoute le psychanalyste et où entend-t-il ?... Je voudrais pour commencer poser auparavant trois exergues à mon exposé, même si c'est un peu abusif.

Le premier de Merleau-Ponty, ce philosophe de la chair : « *La philosophie de Freud, a-t-il écrit, n'est pas philosophie du corps, mais de la chair. Le ça, l'inconscient - et le moi (corrélatifs) sont à comprendre à partir de la chair... Comme des différenciations d'une seule et massive adhésion à l'Être, qui est la chair.* »

Deuxième exergue, de Lacan : « *Le lieu de l'Autre, lieu de constitution du sujet humain, n'est pas à prendre ailleurs que dans le corps* ».

Le troisième d'Albert Camus : « *La chair est ma seule certitude. Je ne puis vivre que d'elle.* »...

Je pourrai presque m'arrêter là... Non !... Il me faut encore ajouter cette magnifique parole d'une de mes analysandes : « *L'analyse, cela se passe dans le ventre, l'inconscient est dans les entrailles* ».

Je dois remercier Jean-Michel Fourcade et tous les organisateurs de ce Colloque de m'avoir si gentiment invité à y participer. Je ne suis pas sûr pourtant que je vais pouvoir répondre à vos attentes. Si mon trajet de praticien, depuis l'analyse bio-énergétique, cela remonte assez loin, puis l'analyse jungienne, jusqu'à la psychanalyse freudienne et winnicottienne, m'a constamment fait buter sur l'importance de la question du corps dans une cure, si depuis des années j'écris et je fais des conférences sur le corps, je dois reconnaître que du corps et encore plus de la chair, ce réel, cet irreprésentable du corps..., de ces deux-là, je n'en sais trop rien, que je n'en ai jamais rien su vraiment, et même que plus le temps passe, plus j'ai l'impression que je n'en saurais jamais un jour sur ce sujet insaisissable et cependant... inépuisable. "

Pourtant, comme le dit si justement Michela Marzano, « *C'est dans son corps que chacun de nous naît, vit et meurt ; c'est dans et par son corps qu'on s'inscrit dans le monde et qu'on rencontre autrui* ». Après avoir affirmé dans les Ecrits que « *le sujet a peu d'accès à la réalité de son corps* », Lacan, raccrochant imaginaire et symbolique dans la catégorie du *semblant* en disjonction et opposition au réel comme *impossible*, finit, cela ne me semble pas étonnant, par dire dans le Séminaire XXIV : L'insu que sait de l'une-bévue : « *Tout ce qui se dit est une escroquerie* »...
Me voilà bien !...

C'est dans ce cadre de *semblant* et à partir d'une position paradoxale de non-savoir, que je vais essayer tout de même de vous dire quelques mots en espérant qu'à m'écouter, cela provoque en vous quelque effet, que vous puissiez attraper peut-être quelque chose qui pourrait ressembler à un bout de réel...

Dit plus simplement, j'espère pouvoir vous montrer à travers ce bavardage sur écouter et entendre ce qui se fait dans ma pratique

d'analyste, vous transmettre quelque chose du bricolage singulier que constitue cette pratique à partir de l'héritage d'un certain Sigmund Freud, et sans vous garantir bien sûr que cela vous servira à quelque chose..., sinon peut-être à vous interroger vous-même pour générer votre propre lumière, la psychanalyse n'est-elle pas finalement qu'une remise en question et un questionnement perpétuel... laissant toujours place au doute, au mystère, à l'impensable pour ne pas dire l'inconscient qui se dit en allemand depuis le philosophe Herbart l'insu, umbewusste, l'Une-bévue comme dit Lacan dans son langage surréaliste ?... Dans cette perspective, comme l'affirme si bien Maurice Blanchot, repris d'ailleurs avec insistance par Bion : « *La réponse est le malheur de la question* ».

Une collègue psychanalyste m'a dit un jour : « *j'ai mis un temps fou à comprendre que l'œuvre de Freud était inscrite dans une histoire et le produit de cette histoire, et qu'il était donc plus un chercheur ou plutôt un trouveur, au sens où Picasso dit : « Je ne cherche pas, je trouve »...* Comme je considérais, disait-elle, Freud essentiellement comme un savant ou un théoricien, que je m'appuyais sur ses théories, je ne comprenais rien et je ratais tout ». Freud lui-même d'ailleurs n'a-t-il pas écrit dans une Lettre à Fliess le 1er février 1900 : « *Je ne suis ni un savant, ni un observateur, ni un expérimentateur, ni un penseur, je suis un conquistador, un explorateur si tu préfères ce terme...* » ?

Ce qui ne l'empêchait pas dans sa complexité et son désir de rationalisation et de maîtrise de continuer de construire une théorie autour de ses trouvailles, tout en continuant toujours dans son ouverture conquérante d'aller de trouvaille en trouvaille. En fait, Freud était dans une contradiction profonde : il pensait que sa théorie pourrait aider les analystes dans leur pratique et en même temps il recommandait de ne pas écouter à partir de théories pré-établies et de ne pas entendre avec son intellect, recommandation que lui-même n'a pas toujours suivi, ce qui explique nombre de ses échecs !!! Freud est responsable de la tendance fréquente encore d'assimiler la psychanalyse à une analyse intellectuelle à partir d'un système d'interprétation, ou à une analyse psychologique aux constructions

pseudo-scientifiques, comme le faisait autrefois Daniel Lagache dans un malentendu profond : Ne disait-il pas : « *Quelles que soient ses résonances historiques, le mot psychanalyse ne veut rien dire de plus qu'analyse psychologique...* » ? Et il le disait pas n'importe où, mais dans la Revue française de psychanalyse, 1949, 13, n°1, P. 97-118.

Chercher à comprendre l'analysand et à l'étiqueter est un moyen de défense de l'analyste et doit être analysé en termes de contre-transfert. Jung a souvent dit, notamment dans une lettre à Hans Schmid, que « *le désir de comprendre, qui paraît si moral et si universellement humain, dissimule une volonté diabolique* », celle d'absorber l'autre, comme le laisse pressentir l'étymologie aussi bien latine que grecque du verbe "com-prendre" qui renvoie à des racines signifiant "dévorer" et "engloutir". Dans ma pratique, nombreux sont les analysanDs qui m'ont déclaré un jour ou l'autre avec raison : « *Il n'y a rien de plus insupportable que d'être compris, que d'avoir affaire à quelqu'un qui prétend vous comprendre. Il vous tue tout bonnement, dans votre liberté, dans votre créativité, dans votre altérité !... Moi, je ne veux pas être compris, je veux être entendu, ce n'est pas la même chose, je veux être reconnu comme sujet et comme autre..., accepté et respecté... et au-delà si possible, estimé ou aimé... Je ne veux surtout pas être compris.* »

Je crois de toute façon que la psychanalyse, ce n'est pas fait pour comprendre ni pour savoir, même si cela pourrait être intéressant pour notre soif de rationalité et de connaissance, la psychanalyse, c'est surtout un processus d'émergence de l'inconscient, cet inconscient que, n'oubliez pas, Freud appelait « *le lien manquant entre le corps et l'esprit* », c'est-à-dire par lequel il pensait pouvoir rétablir une continuité psycho-corporelle, que la culture occidentale gréco-cartésienne avait rompue. Il le considérait aussi comme « *l'instrument avec lequel chacun de nous peut saisir les manifestations de l'inconscient chez les autres* », c'est-à-dire une aide dans la reliance intuitive et la relation aux autres. Jung de son côté disait que la vérité sous forme de symbole monte des profondeurs du corps.

La psychanalyse, c'est donc une **épreuve transcorporelle**, une épreuve de soi conjointe à une épreuve de l'autre, qui entraîne un processus curatif de séparation, d'individuation et de maturation.

Le soi, c'est "ce qui se sent soi-même", c'est le corps éprouvé de l'intérieur hors de toute représentation, de toute image... c'est donc précisément la chair, notre chair... C'est ce qui est au fondement d'une éprouvance interne, au fondement d'une sensation originaire et continue, d'un "se sentir être et durer dans son être", qui est paradoxalement à la fois indépendant des événements qui nous arrivent du monde extérieur et affectés par eux ; ce soi constitue notre "intime intimité", pour la protection vitale de laquelle nous avons tendance à ériger des défenses quitte à tout masquer et falsifier.

Il s'agit donc essentiellement pour l'analyste de créer un cadre sécurisant où sa présence charnelle et ouverte, accueillante, hospitalière, encourage l'analysand à se laisser aller totalement et éprouver enfin, comme le dit Winnicott, « *ce qui n'a jamais pu être éprouvé, faute d'un lieu psychique pour l'accueillir et le contenir* ». Au risque pour l'analyste de sentir lui-même dans sa chair les tourments de l'analysand et d'avoir l'estomac retourné ou noué, la gorge serrée, toutes sortes de maux du corps, il a là à se laisser utiliser comme un objet sans jamais objectiver lui-même l'analysand ¹²...

« *Il n'y a rien de plus physique que l'exercice de la psychanalyse* », ce sont les paroles de Freud dans une lettre au pasteur Pfister. Le seul véritable instrument de travail de l'analyste (comme de l'analysand !...) n'est pas son intellect, mais sa propre "chair". Celui qui est économe de son propre être ne sera jamais vraiment un psychanalyste.

¹² C'est cette objectivation de l'analysand qu'on trouve dans les approches reichiennes et dans l'analyse bio-énergétique qui me les a fait abandonner. Là le thérapeute fait l'impasse sur l'inconscient, le ramenant au mieux au préconscient et il tombe dans une toute-puissance en prétendant, grâce à son savoir et ses techniques aux innombrables paramètres pouvoir être le Maître de la cure et pouvoir dire lui-même à l'analysand sa Vérité, ce qui revient à le faire disparaître comme sujet en devenir, c'est-à-dire *toujours autre*. « *Je ne supporte pas d'être mise en définition ou qualifiée, comme on le fait déjà si souvent dans notre société*, me disait une analysande, *cela m'anéantit aussitôt, je n'ai plus de place pour exister, l'autre prend toute la place avec ses mots...* ». C'est aussi pourquoi la vraie question posée à l'analysand n'est pas « *Qui es-tu ?* », mais « *Qu'est-ce que tu es en train de devenir... ?* » conjointe à la question « *Che vuoi ?... Que veux-tu ?... Quoi encore ?... Quoi d'autre derrière cela ?... Quoi d'autre toujours encore ?...* ». L'une des grandes découvertes des neurosciences est la plasticité du cerveau et du système neuronal, qui changent en continu et ne sont jamais les mêmes. Il en est de même du sujet. Ce qui génère souvent la peur et le refus du changement, obstacles à la vie et à la cure...

Plus que le langage, c'est "**l'engage**" de l'analyste dans sa chair auprès de l'analysand qui opère.

La prise en compte de la psychose et de patients-limite ou le travail avec des bébés a donné nécessairement une plus grande place au corps dans la psychanalyse contemporaine. L'interdit du toucher s'est trouvé ne plus avoir sa place. On a fini par s'aviser que dans notre société beaucoup d'êtres humains étaient plus ou moins désaffectés, n'habitaient pas leur corps, mais résidaient seulement dans leur tête ou dans le langage, fuyaient dans un monde d'images et de représentations virtuelles et perdaient ainsi leur capacité relationnelle. Les processus analytiques à travers la présence charnelle et impliquée d'un psychanalyste permettent, semble-t-il, à ces sujets dans un long processus relationnel de rentrer dans leur corps, d'habiter leur chair, de créer une relation affective, l'affectivité bien sûr impliquant le corps, la chair.

La psychanalyse, c'est essentiellement fait pour acquérir un gain de liberté, qui ouvre le champ des possibilités, de la créativité et de la vie, c'est fait pour acquérir plus de sensibilité avec son corrélat plus de motilité et de motricité, soit un plus-d'être, un plus-de-vie, un plus-de-jouir...

« Ce qui est vraiment la référence de l'expérience analytique, affirme Lacan le 14 octobre 1972 à l'Ecole belge de psychanalyse, c'est le corps comme tel... c'est à proprement parler la jouissance et pas n'importe laquelle enfin n'est-ce pas, c'est le plus-de-jouir. S'il n'y avait pas de corps, il n'y aurait aucun sens... Et, ajoute-t-il, au niveau de l'enfant, nous sommes encore à un moment où nous en sommes réduits à l'approcher comme cela par une approche palpatoire ».

Cela a rendu d'actualité la question : Peut-on faire vraiment une psychanalyse sans la présence concrète des corps ? Par exemple, par téléphone, par skype ou par correspondance, comme croient s'y livrer beaucoup de gens aujourd'hui ? S'il n'y a plus de clinique, c'est-à-dire étymologiquement présence "au pied du lit" du patient, peut-il y avoir analyse ou... est-ce un simulacre ?...

Dans *Mon expérience des états-limites*, Searles déclare que pour tous les patients « *Les verbalisations de l'analyste comptent moins que sa participation non-verbale* », c'est dire le primat de sa présence charnelle et de l'atmosphère affective qui en découle. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas parfois une parole soudaine de l'analyste, parole sortie des "entrailles" qui fasse « choc symbolique » et produise une transformation du patient à qui elle est adressée. Mais c'est cependant exceptionnel. Le plus souvent ce choc symbolique vient de ce qu'accepte de sentir et laisse dire, laisse faire l'analysand lui-même.

Au "penser, comprendre, expliquer l'homme" des sciences humaines, j'avais opposé il y a quelques années que la tâche du psychanalyste et du psychothérapeute, hors des sentiers psychiatriques et psychologiques, devait être bien plutôt celle d'"impenser l'homme", s'il voulait avoir quelque possibilité de rencontrer réellement son "patient". Ce qui rejoint l'affirmation de Lacan : « *L'analyste dans la psychanalyse n'est pas le sujet qui pense et c'est à ne pas penser qu'il opère* ».

Car il s'agit d'aller suivre l'analysand là où il se trouve, dans sa propre mouvance désirante et non de le ramener là où nous nous situons, dans notre désir et nos concepts !...

Les psych-ana-lystes dignes de ce nom, ceux qui ne sont pas de simples intellectuels "psychanalystes" et qui s'interdisent d'être des "pratiquants" pour être et rester des praticiens, laissent impérativement toute théorie en dehors de leurs séances.

La psychanalyse ne peut concerner les individus en général, mais seulement des sujets pris un à un dans le particulier d'une situation ayant expressément pour fonction de leur permettre de se situer en rupture avec l'universel d'un discours qui ferait "lien social"... afin que chacun puisse enfin... s'entendre et être entendu dans sa singularité et sa différence, dans sa libre créativité.

Par son absence de standard et sa liberté d'esprit, la psychanalyse permet d'introduire le sujet dans une autre dimension que celle de l'utile et du social, qui n'est pas pour rien dans la constitution même

de la névrose. « *Là où nous s'est installé, Je doit ad-venir ou revenir...* ».

Qu'on le veuille ou non, la psychanalyse n'existe qu'au temps de la spontanéité, de la surprise, de l'invention, dans le cadre de son exercice même, entre partenaires s'étant librement choisis. **Le psychanalyste est seul dans son acte.** La psychanalyse n'est pas une recette ou une application, elle est une recherche, donc un **chemin** !... Cette manière de voir rencontre bien sûr l'objection de ceux nombreux qui, comme Jean-Luc Donnet par exemple, ne peuvent s'empêcher de penser rationnellement et *scientifiquement* et voudraient qu'il y ait un rapport entre la rigueur ou l'intensité du cadre d'une part, et la profondeur ou la validité du processus qui s'y produit d'autre part. « *Sans cela, écrit-il en parlant du processus analytique, ce serait le pur mystère de l'incarnation.* » ("Le divan bien tempéré" in Nouvelle Revue de psychanalyse. n° 8 p. 28).

Le pur mystère de l'incarnation ? Et justement pourquoi pas ? Faudrait-il évacuer le mystère pour être analyste, le mystère de la vie, de l'être, de la chair ? Je souhaite bien du courage et de détermination à ceux qui voudraient s'y essayer... Ils sont pourtant nombreux !

« *Le sens du mystère ne manque jamais dans la pensée de Freud. C'est son début, son milieu et sa fin.*

Je crois qu'à le laisser se dissiper, nous perdons l'essentiel même De la démarche sur laquelle toute analyse doit être fondée.

Si nous perdons un seul instant le mystère, nous nous perdons Dans une nouvelle forme de mirage »

Lacan

Si la liberté et l'ouverture à l'autre sont vitales pour mener une cure dont l'objectif même est d'ouvrir à davantage de vérité et de liberté, l'absence de critère en ce domaine n'est pas un vide, elle dévoile l'espace même du transfert et du contre-transfert, où se loge le moteur de la cure.

Le contre-transfert peut servir d'outil, dans la mesure où il englobe tout le fonctionnement psychique et affectif de l'analyste en séance et pas seulement ses processus défensifs. L'affectivité et le "*désir du*

psychanalyste” prennent ainsi une place centrale comme instruments de recherche et de perception à l’intérieur de l’inconscient du patient. Si ce qu’accroche le transfert de l’analysand, c’est quelque formation inconsciente de l’analyste qui lui permette de déployer les siennes, il en est de même pour le transfert de l’analyste sur l’analysand... J’ai pu constater souvent que les personnes qui viennent me voir et restent avec moi ont tendance à basculer davantage vers un versant archaïque qu’à demeurer sur un versant œdipien. N’est-ce pas dû justement à ma considération du corps et de la chair et à mes repères préférentiels d’écoute et d’attention ?

S’il est vrai que le lien est évident entre les préoccupations cliniques d’un analyste, le type d’analysands qu’il attire (ou qu’il retient !...) et les épreuves de sa propre vie, on peut comprendre alors pourquoi d’entrée de jeu, j’ai eu tendance à accorder à la parole et à la représentation moins d’importance que ne le font habituellement les psychanalystes et à m’intéresser davantage à l’autre de la représentation et de la parole, c’est-à-dire à l’affectivité, à la chair, à l’irreprésentable (« ce roc de l’intime » comme l’appelle si justement Julia Kristeva)... en somme à entendre plutôt l’archaïque et l’écho des fondements de l’identité, c’est-à-dire l’écho changeant du soi. Irai-je jusqu’à dire que la parole n’est pour moi que l’écume, et que, dans le fond, dans le silence se trouve la quintessence ?

Ferenczi avait raison de postuler entre analysand et analyste, outre la communication par le langage, l’existence simultanée d’une communication d’un autre type, telle qu’on peut l’appréhender notamment chez les animaux. Nous pouvons considérer que les échanges au cours d’une cure s’effectuent effectivement à au moins deux niveaux distincts, avec des passages permanents d’un niveau à l’autre.

La situation psychanalytique, en provoquant une régression topique, favorise l’émergence de processus archaïques de conscience qui ne sont structurés ni par le langage, ni par l’image, mais qui constituent un pur “sentir”, une éprouvance charnelle. « Je sens avant de penser », affirmait Jean-Jacques Rousseau. Ce que confirme Maurice Merleau-

Ponty dans “Le visible et l’invisible” : *“Le monde sensible est plus vieux que l’univers de la pensée”* et *“Le sentir qu’on sent n’est pas pensée de sentir... mais expérience muette”*... Expérience muette, c’est-à-dire sans parole, sans pensée réflexive, mais non sans conscience, sans auto-révélation, sans auto-épreuve. La chair est révélatrice !...

Il est urgent de différencier le “sentir” et le “penser”, que notre culture nous a amenés à confondre dans son culte de l’image, cette confusion ayant été à l’origine de la dérive cartésienne ; il est urgent d’affirmer l’existence de ces deux modes distincts de conscience : la conscience charnelle-affective et la conscience mentale, qui sont hétérogènes et irréductibles l’une à l’autre, souvent opposées. L’une vit intensément le rapport à la vie et à l’être-en-devenir, l’autre pense l’être et ce faisant l’occulte en l’objectivant par une représentation. L’une est une conscience effective, même quand elle est “inconsciente”, l’autre, une conscience représentative et virtuelle ou théorique.

Là où je pense, je ne suis pas,

Là où je suis, je ne pense pas.

Lacan

L’écoute de l’inconscient est une écoute de l’invisible, cela veut dire que l’analyste a à entendre dans la parole et le silence de l’analysand, mais aussi et peut-être surtout dans sa présence charnelle, non un texte à décoder selon les lois structurales du langage, mais ce qui ne s’écrit pas, ce qui est hors écriture, c’est-à-dire hors du représentable, hors du visible, expression d’avant le langage. Ce qui est écrit et lisible n’a-t-il pas d’ailleurs pour constante référence le non-lu, le non-écrit ?

Michel Onfray, voulant démolir à tout prix l’idole Freud, a repris un adage de Nietzsche pour dénoncer que « *Freud théorisait avec son corps* ». Comme si c’était une aberration ! Bien évidemment, c’est dans sa chair qu’écoutait Freud, c’est dans sa chair qu’il prenait conscience de ses propres transferts ou contre-transferts,... et j’ajouterai : c’est en étant relié par ailleurs à la chair de l’analysand qu’il “entendait” celui-ci... Il l’a payé cher... dans sa chair ! A force d’habiter cet “antre (ou entre ?) charnel psychanalytique”...

Dans son livre “L’erreur de Descartes”, Antonio Damasio, neurobiologiste éminent, affirme, prenant le contrepied du dualisme cartésien de l’âme et du corps : « *Nous pensons avec notre corps et nos émotions... Les phénomènes mentaux émanent de la totalité de l’organisme et pas seulement d’un cerveau séparé du corps ... L’esprit est situé dans tout le corps* ».... Nous retrouvons Groddeck...
Comment travaille finalement le psychanalyste ?

On voudrait que TOUTE la psychanalyse tienne à ce fait : les interactions langagières ont transformé notre corps – biologiquement et psychiquement – et par ces interactions, on peut à nouveau le transformer, biologiquement et psychiquement.

PAS TOUTE, non ; comme toujours, pas toute. La pensée habite le langage. Mais on ne peut réduire l’être humain ni à la pensée, ni au langage. Il y a la chair et ses affinités ou ses rejets, qui s’expriment à travers un sentir et ses impulsions motrices : cela ne doit pas être confondu avec la pensée.

*La pratique analytique signifie relation,
Qui toujours transcende le langage et la représentation,
Tout essai d’objectivation ou de théorisation ;
Elle signifie contact avec l’absolument autre,
C’est-à-dire avec ce qui toujours déborde la pensée.*

Alain Amselek, Le Livre Rouge de la psychanalyse,
Editions Desclée de Brouwer, 2011, t. 2, p. 80

Ce n’est pas le langage, mais **le cri de la chair, c’est-à-dire l’ouverture et l’appel du réel, qui est à l’origine de la psychanalyse (et sans doute du langage aussi !)** et met en marche et dirige le processus psychanalytique, c’est-à-dire la déliaison des amarres et des liens précoces ou actuels, qui nous tiennent bloqués. N’oublions pas que le mot grec analuein, qui a donné en français “analyser” et qui a été employé pour la première fois historiquement par Homère dans l’Odyssée, analuein, son premier sens, comme nous l’indique le dictionnaire Bailly, c’est bien délier, libérer, larguer les amarres, partir, se séparer...

C'est pourquoi la psychanalyse est une "aventure charnelle" ou n'est pas...

C'est pourquoi la psychanalyse se pratique sans filet... autre qu'une position éthique, et que c'est seulement en courant ce risque incontournable que quelque chose a chance de se passer pour le "patient".

A l'ère du marchand, de l'objet-marchandise et de l'efficience productive, ère du mépris de l'humain et du vivant (c'est-à-dire du sacré), dans un siècle où tout est standardisé et évalué pour être rentabilisé, la psychanalyse seule échappe à la mesure du sujet par les choses : C'est le sujet qui est là la mesure du sujet.

« Je guéris moins par ce que je dis ou fais, que parce que je suis...Je ne soigne ni avec mon savoir, ni avec mon savoir-faire, mais avec mon être. »

Ce sont les paroles de Freud à Marie Bonaparte dans sa correspondance.

Paroles également de Jung dans son autobiographie "Ma Vie".

Paroles retrouvées encore chez Sacha Nacht et bien d'autres...

Bien entendu, il ne s'agit pas de paroles plagiées par les uns sur les autres, mais bien de paroles en coïncidence, parce que dictées à chacun par sa propre pratique. Lacan a prétendu les corriger en affirmant que l'analyste agit surtout avec son « manque-à-être », mais ce manque-à-être ne fait-il pas partie de l'être ?...

J'ai souvent été frappé par la désinvolture, en même temps que par le bon sens, avec lesquels les pionniers ou les grands novateurs de la psychanalyse ont toujours traité tout cadre et méthode formels, semblant considérer que l'important n'est pas la méthode ou les techniques que nous employons, mais l'intensité de notre présence et de notre implication, qui rend inutiles et obsolètes ces techniques ou en fait de simples supports de jeux relationnels.

A un analysand qui se plaignait de ne jamais être reçu dans les mêmes conditions, Lacan n'a-t-il pas répondu un jour : « *Mais croyez-*

vous que je ne vous écoute pas ? Mon écoute est toujours là, cela ne varie pas »... ?

C'est lui qui a dit aussi à un analyste débutant demandeur de conseils : « *Fais comme tu l'entends... à condition d'entendre.* ». Vous voyez, là encore l'art d'écouter et d'entendre est l'essentiel, et bien qu'il ait été souvent abandonné, le dispositif unique d'écoute et de mode d'être que Freud a inventé sous la pression de ses premières patientes pour cadrer la situation analytique reste toujours encore pour moi et bien d'autres le joyau de la psychanalyse et le noyau même de son efficacité, de son innovation et de sa subversion.

Ce qu'on a très peu fait ressortir, c'est que ce dispositif est constitué non seulement par une écoute de l'analyste, mais aussi de l'analysand. Ces deux écoutes restent solitaires en présence l'une de l'autre, mais quand à travers une régression elles plongent dans l'originnaire, elles deviennent solidaires et à leur intersection se crée une rencontre charnelle, émotionnelle, inaugurale, qui va amener des transformations chez les deux protagonistes.

La plupart des êtres humains "écoutent" comme ils vivent, à travers un écran de résistances, derrière un bouclier fait de préjugés moraux, idéologiques, scientifiques, psychologiques ou tout simplement composé de leurs soucis quotidiens, de leurs désirs et de leurs peurs. Il est extrêmement difficile de mettre de côté sa formation, ses théories, ses croyances, ses inclinations, son histoire... Pourtant, il n'y a pas d'écoute réelle là où se trouve une anticipation, une préoccupation, une autoprotection...

Si Winnicott allait par la suite recommander d' "*être sans but*" et Bion d' "*être sans savoir, sans mémoire, sans projet*", Freud a très vite prôné pour les psychanalystes une écoute avec une "*attention également flottante*" dans la suspension de tout jugement ou plutôt de tout préjugé, sans restriction, sans choix d'écoute entre ce qui pourrait paraître important et ce qui ne le semblerait pas, pour laisser se former un jugement *à partir même de l'inconscient*.

Dans “Le début du traitement” (1913), Freud écrit cette phrase énigmatique : « *Je me laisse aller au cours des séances à mes pensées inconscientes.* »

Comment peut-on se laisser aller volontairement à ce dont on n’a pas conscience ? Dans une lettre du 25/5/1916, Freud explique à Lou-Andréas Salomé « *Dans mon travail je fais artificiellement le noir en moi pour centrer ma conscience sur l’obscur* ». Freud fait ainsi le vide ou le suspens de toute représentation. Être dans le noir et le muet signifie là plonger dans le sentir de la vie qui se manifeste en soi dans l’invisibilité et la mouvance affective de la chair.

Écouter psychanalytiquement, écouter avec son corps, c’est écouter avec tous ses sens et ses mouvements, c’est une “écoute sensible”, une “réceptivité flottante” de toute sa “chair” devenue cymbale, tambour, gong ou toute autre caisse de résonance..., en résonance et non en raisonnement.

Si l’on se dégage d’une certaine conception du sens, l’écoute de l’analyste en écho à l’écoute de l’analysand montre très vite que l’analysand sent et exprime beaucoup de choses par-delà le langage. A travers notamment le rythme de sa voix et de sa respiration, à travers les résonances corporelles et “sympathiques”, beaucoup de choses indicibles sont captées et transmises.

Sans l’écoute avec “attention également flottante”, cette attitude de passivité en éveil de l’analyste, qui a préoccupé Freud dès les années 1890 et dont il a fait un des deux volets de la règle fondamentale adoptée à l’automne 1907, l’autre volet (la soi-disant “association libre”) perd l’essentiel de sa portée et devient un jeu purement langagier et intellectuel. Car l’ouverture du libre flot de la parole de l’analysand, comme en rêve ou en délire, loin de tout bavardage mondain, n’est plus assurée ni même peut-être possible. Dès lors devient compromise la pêche fructueuse des signifiants des processus inconscients, les fameux “Einfälle”, les surgissements soudains et inattendus dans l’esprit faisant “incidents”...

De très nombreux analystes ont allégrement abandonné l’*“attention également flottante”*, au risque de ne plus être dans la psychanalyse freudienne. Il est certain que ceux qui ont mis en place une écoute dans une attitude d’effort discursif et réflexif, et non dans une attitude d’abandon et de disponibilité totale à la vie, au cheminement intuitif et pulsionnel d’une expression inconsciente qui cherche sa manifestation, c’est à dire à naître au monde, ceux-la veulent surtout se mettre à l’abri de toute implication, ne pas lâcher leur confort et leur jugement. Ils ne sont donc pas disposés à adopter le “flottement”, c’est-à-dire cette attitude de passivité totale, qui permet, à l’analyste d’abord et à l’analysand par contagion, de régresser à l’état sensoriel, affectif et pulsionnel d’où sont issus nos représentations comme l’affirmait déjà Freud dans la Traumdeutung, et de penser et parler *comme on rêve*. Il s’agit là par un “repli topique” de suspendre les fonctions inhibitrices et sélectives du moi, de retrouver les processus originaires, nos pulsations, excitations et ébranlements de toutes sortes à la limite de la chair et des processus inconscients et dans une certaine mesure d’entrer ainsi dans une communication “sympathique” des inconscients...

Finalement, n’est-ce pas cet accordage charnel et affectif qui laisse surgir dans un corps-à-corps analyste-analysand des bouts de la vérité du Sujet et de sa désirance, en même temps que l’espace d’un “JE PEUX“, I Can ! ?...

Cela reste un Mystère, mais un mystère qui soigne !

N’est-ce pas dans ces temps du corps, temps du silence, temps du mouvement, temps du contact, temps du se-sentir-sentir-et-se-mouvoir, temps de la “pure présence charnelle” que gîte, même à notre insu, l’efficace de toute cure, quelle qu’elle soit ?...

Je vous remercie de votre attention.

Alain Amselek

Psychanalyste

<http://amselek.ac.free.fr/>

DU SOUCI DE SOI AU CORPS AUGMENTE par *Isabelle Queval*

Le début du XXI^{ème} siècle confirme une révolution dans la considération du corps et de la santé. Tandis que l'Antiquité s'attachait à prévenir et restaurer l'équilibre naturel, le XVIII^{ème} siècle à cultiver une perfectibilité corporelle susceptible d'infléchir *-pour l'améliorer-* le destin individuel, les dernières décennies, dans les pays industrialisés, témoignent du projet de *modifier* et *transformer* le corps, c'est-à-dire aussi la *nature*. La pharmacologie nouvelle, les greffes, les prothèses, le dopage supposent la plasticité du corps humain et sa perméabilité à l'invention technique. Une interrogation sur l'identité humaine se dessine, qui porte sur la définition d'un *corps naturel*, ses limites éventuelles dans la combinaison avec l'artifice, c'est-à-dire sur la technicisation de l'humain et son hybridation.

Que sera l'homme du futur selon ce processus historiquement ancré de perfectionnement du corps, processus qu'accélèrent aujourd'hui des moyens techniques décuplés ? La médecine est ardemment sollicitée sur ce point de même que, corollairement, la réflexion philosophique ou bioéthique.

Ce glissement des perspectives, cette profusion des moyens suggèrent aussi une *production du corps*. L'allongement de la durée de vie dans les pays riches est un marqueur du progrès médical, de même que des existences vécues statistiquement dans/avec un corps moins souffrant et moins subi. S'ouvre l'ère d'un corps *su*, voulu, créé, projet volontaire et rationnel qui, de la naissance médicalement assistée - *programmée* ?- à la chirurgie esthétique, en passant par la pharmacologie, la diététique, la cosmétologie, le sport, évoque la maîtrise de la nature et du hasard. Croyance ou fantasme ? La maîtrise du corps, l'investissement identitaire dans un corps devenu destin, capital, jugement dernier, est une idée-force. Nul doute que l'effondrement des grandes transcendances au XX^{ème} siècle, qui structuraient collectivement les identités et proposaient des « au-delà », a cette conséquence paradoxale : l'espoir vient par le corps ; la vie *bonne*, *i.e.* saine et longue, dépend de l'entretien *médico-sportif* de soi.

Production et rationalisation du corps introduisent inévitablement à la question des *normes*. Quels présupposés et critères régissent cet avènement d'un corps de plus en plus maîtrisé ? Qu'en est-il pour le *sujet*, dans un processus d'individualisation caractéristique de la société occidentale contemporaine ? Quelles conséquences se dessinent, enfin, pour la médecine, la pédagogie, l'éthique aux travers d'exigences nouvelles liées à ce corps perfectible, mieux connu, choisi et voulu, ou rêvé comme tel ? Plusieurs hypothèses se précisent : 1) le processus de rationalisation qui caractérise la société occidentale conduit à lier *connaissance* et *contrôle* ; 2) le processus de *subjectivation* à l'œuvre articule normes collectives et normes individuelles autour de la notion de culpabilité ; 3) la production du corps superpose plusieurs temporalités, dont une nouvelle *hypertextualité du corps* 4) l'amélioration du corps pose la question de sa technicisation *-le corps augmenté-* et de son contrôle *-le corps « traçable »-*.

Le sport, et en particulier le sport de haut niveau comme laboratoire expérimental de la performance humaine, incarne pleinement ce processus. L'optimisation exacerbée de tous les paramètres de la performance -matériaux, matériels, science médicale et entraînements, techniques gestuelles, diététique, préparation psychologique et stratégique- illustre un culte du progrès hérité des Lumières et dont le XIX^{ème} siècle, celui de la naissance du sport moderne, consacra l'effectivité en étalonnant la force et le mouvement humains. Par son essence *-l'amélioration des performances-* le sport de haut niveau figure un évolutionnisme schématique -adaptation, sélection, progression- dont le dopage est un ingrédient *logique*, si ce n'est moralement ou médicalement légitime. Par la manière, enfin, dont la *construction sportive de soi* suppose une *économie instrumentale du corps*, l'entraînement du champion entre en résonance avec une *sportivisation* du corps et des mœurs qui, au-delà de l'injonction médicale à faire de l'exercice, révèle le culte contemporain d'un *corps-œuvre*, indéfiniment perfectible.

Au centre de la réflexion, l'*individu* ne cesse de multiplier les facettes d'un égoïsme toujours extrapolé. On pourrait les énumérer sans

épuiser la liste et ainsi les résumer : sculpture de soi, comme sens donné à la vie, et visibilité -d'où célébrité- comme mode d'intégration sociale supposé. Vitrites premières, la télévision et Internet offrent une audience croissante à l'exhibition de soi, créant les fausses conditions d'une intimité recomposée, excentrique, banale, invitant à un voyeurisme las. La littérature explore le gargouillis du « je » en croisant et recroisant sur les terres de l'autobiographie, devenue auto-fiction, mise en scène de soi par soi, accouchement. Et la métaphore corporelle, ici, n'est pas de hasard. Le corps est évidemment langage. Happé par l'image de manière tautologique, c'est lui qui rythme une littérature de l'intime : corps du sexe, du sang, de la violence, corps du quotidien surtout, appelé à témoigner de sa présence et de l'immanence du propos. C'est aussi lui qui assure de la beauté, de la santé, de la vie longue.

Le souci de soi contemporain est avant tout souci du corps. Et le corps exhibé de la télévision, de la publicité ou de la littérature, le corps socialisé de la minceur, du vêtement ou du piercing, renvoient à l'expérimentation d'un corps face à l'urgence du présent et à l'incertitude de l'avenir. Le corps est le lieu du soi. Il en est l'apparence et l'aliment. A la fois intériorité et extériorité, il peut donner à ceux qui le cultivent ou l'exhibent l'illusion de se saisir d'un univers clos et pourtant toujours malléable. Le futur devient un prétexte : « rester en forme », « vivre plus longtemps », « soigner son image ». Il n'est pas sûr que la jouissance elle-même soit au centre de la démarche. Et si elle l'est, c'est aussi dans une relation d'appropriation à ses objets : jouir, bien sûr, mais *le plus possible*. La performance, en ce début de 21^{ème} siècle, est éminemment corporelle. Toutefois, les nouveaux matérialismes qu'elle révèle -médical, alimentaire, sportif-, suggèrent aussi un rapport contemporain à la transcendance et à la temporalité. Car l'acquis n'est jamais une fin en soi, mais un moyen vers une autre fin, dans une relance indéfinie. Le corps est l'instrument obsédant d'une quête personnelle désormais éclatée.

Ainsi nous faut-il apparaître pour être. L'idée, ni le projet ne sont nouveaux. Ils se saisissent des moyens techniques en constante évolution. Le corps exhibé, instrumentalisé à des fins de promotion de

soi, est un corps scientifié, technicisé. La médecine se proclame à la fois prométhéenne et moraliste, qui scande le parcours de l'individu de sa naissance à sa mort en se faisant dépositaire de l'espoir : vivre vieux, très vieux même, sans qu'on sache l'indéfini de cette vieillesse, et exclure la maladie et la souffrance. Le projet, revendiqué par chacun, se paie d'une nouvelle idole : celle de la santé, érigée en norme morale, condition de l'intégration, de l'apparence, du plaisir, de la durée. Parmi les moyens de cette santé, l'alimentation est un enjeu majeur. Alimentation du bien être et du mieux être, de la forme, de la performance, du pur, du sain, du naturel, l'alimentation moderne s'empare des vertus et des peurs touchant à notre existence corporelle : « dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es... » Le sport, enfin, définit l'espace de la performance physique. Là encore, bien être et mieux être se confondent, l'entretien de soi côtoie le dépassement de soi. Le culte du corps sportif illustre le fantasme d'un corps dompté et indéfiniment remodelé.

1 La médicalisation de l'existence

Depuis l'Antiquité, le souci de soi s'apparente à une sagesse. Philosophes et médecins ont alors en commun la représentation d'une « mère nature » pourvoyeuse d'ordre et de finalité. La restauration de la santé suppose une connaissance de soi et du monde, une application à l'harmonie, une tempérance calculée. Cette vision naturaliste se modifie sensiblement dès lors qu'avec la modernité s'inscrit le projet de *cultiver* l'humain. La *perfectibilité* rousseauiste, si elle préconise un retour à la nature, n'a de cesse, en réalité, de suggérer l'accès à une seconde nature qui n'est autre que la raison, la culture. Philosophes, politiques, pédagogues, médecins voient alors dans l'individu les germes de son devenir et le pouvoir d'agir sur lui.

La médecine, et peu à peu la pédagogie, s'approprient une large part des projets révolutionnaires quant au corps. Voici qu'il ne faut rien laisser perdre, ni de l'esprit, ni du corps. Le présent du corps, pour la première fois, est un avenir en puissance, avenir qui ressortit du souci judicieux de soi, de l'enfant, de l'hygiène, de l'environnement et sera bientôt l'affaire des statistiques. Cette mise en chiffres du

développement et de l'excellence corporels débouche au 20^{ème} siècle sur une nouvelle figure du projet médical : l'amélioration de l'humain. Restaurer la santé ou la prévenir ne suffit plus. Il faut aussi l'optimiser. Pharmacologie, greffes, prothèses, génétique : le corps est transformable, perfectible. La santé n'est plus seulement une aspiration légitime, mais aussi un droit, une norme, un sens à la vie.

Historiquement et constitutivement liée à la définition du normal et du pathologique, la médecine contemporaine s'est glissée dans la béance laissée par les grandes idéologies pour promouvoir la santé comme devoir être. Le progrès scientifico-technique est à ce titre une caution quasi irréprouvable. Peu à peu le champ des pathologies s'est étendu jusqu'à inclure tous les secteurs de l'existence : sexualité, comportements de la vie quotidienne, relationnelle, sociale, professionnelle, alimentation, loisirs, maniement des technologies. A chaque attitude, choix, désir, son risque. A chaque déviance comportementale, selon un étalonnage fourni par la science, sa pathologie. Le quadrillage par la médecine du social et de l'intime vise l'exhaustivité et les sphères jusque là les plus mystérieuses de l'être humain sont en point de mire : les sentiments, les émotions, la mémoire. Il faut pouvoir identifier, nommer, pallier, résoudre. Le scientisme guette. L'efficacité est une urgence, parfois ambivalente dans le choix des moyens. Ainsi l'angoisse, la tristesse, la perte du désir, la hantise de vieillir sont-elles solubles dans les médicaments ?

Le corollaire de cette investigation est un inventaire de prescriptions. Le principe de précaution hante la société occidentale, engendrant des culpabilités : nul n'est censé ignorer les règles de la santé ! Nous ne saurions ne pas être en bonne santé, condition de notre intégration sociale, de notre séduction, de notre conformité. Le corps est l'ustensile du bonheur. Le souci de soi devient quête de la perfection.

Le médicament moderne accompagne l'existence. Il est l'artifice qui conduit à repenser les paradigmes habituels de la santé et de la maladie à l'aune du rapport nature/culture. Autrefois, il identifiait la maladie. Il s'installe parfois aujourd'hui dans la durée, comme un auxiliaire de vie, presque un produit de consommation. Certains

individus mèneront leur vie affective et professionnelle sous médicaments -psychotropes, par exemple- sans qu'on puisse clairement les classer comme « malades. »

A ce titre, la médecine apporte son précieux concours à la performance individuelle. Son imagination est une imagination technique. La médicalisation de l'existence n'est pas simplement l'instauration d'une norme sociale et morale, elle nourrit l'ambition prométhéenne d'un dépassement permanent de soi, d'une exacerbation des qualités. Le bien être se transmue en *mieux être*. La vie quotidienne subit l'inflation d'un surinvestissement sur le présent que télescopent la vitesse des échanges ou les transformations sociales. Le corps devient icône, bolide, œuvre d'art. Le souci de soi est autocréation de sa propre trajectoire. Le narcissisme individuel trouve écho dans l'offre techno-marchande. Sans monopoliser le discours sur le corps, la médecine n'en est pas moins la clé de voûte. Rien de surprenant, dès lors, à ce qu'elle orchestre la thématique alimentaire et soit l'oracle du sport. Ainsi la réceptivité au dopage est-elle d'abord une réceptivité sociale.

2 L'obsession alimentaire

La préoccupation alimentaire est omniprésente. La diététique de la minceur des années soixante-dix/quatre-vingt, s'est affirmée discours sur la santé, la beauté, l'écologie menant à ce que certains magazines ont appelé : « le fanatisme de la bouffe santé. » L'aliment est le vecteur de notre rapport matériel à la vie, bien sûr, déclinée sous tous ses aspects affectifs, sociaux, économiques, environnementaux, esthétiques. Il est aujourd'hui l'argument sanitaire par excellence greffé à la fois sur une angoisse et un marché. Il implique la responsabilité *individuelle*, le souci de soi dans cette dimension si particulière du corps dont Merleau-Ponty a montré qu'elle liait indissolublement l'*intérieur* et l'*extérieur*. L'alimentation prévient ou non certaines maladies. Ses conditions de production conditionnent sa qualité et donc sa mission. L'alimentation plaisir se double d'une nourriture sous haute surveillance, tracée, quantifiée, dont la composition s'affiche sur

l'emballage des produits. Ainsi s'influencent le profil et l'espérance de vie des individus. La dictature du bien manger réside dans le lien entre l'aliment et l'hygiène, entre l'hygiène et la responsabilité morale, introduisant une extravagante culpabilité du mourir. L'aliment a valeur de médicament préventif, quand le médicament lui-même voit sa consommation se banaliser. Le concept d'« alicament », complément alimentaire joignant, comme son nom l'indique, l'alimentaire au médicament, témoigne de cette convergence des finalités.

Paradoxalement, c'est au moment où grandit l'empire du médicament, c'est-à-dire de l'artifice chimique, que s'élève la revendication pour l'alimentation naturelle. Le ballet publicitaire est à ce titre édifiant. Autour des thèmes du bien être et de la forme, les termes récurrents de la publicité alimentaire sont : « sain », « pur », « naturel ». Ainsi, cette publicité pour un yaourt affirme que « nature » égale « pur » égale « vrai » égale « biologique¹³ ». Ce qui suppose que la nature soit le lieu exclusif du « pur », elle qui voit la prolifération des virus et des bactéries, elle qui est le royaume des mélanges. Ce qui connote également ce « pur » d'une volonté de blancheur morale -d'où le choix fréquent du blanc- comme aspiration sociale. L'association du « naturel » et du « biologique » -lui, parfaitement *culturel*- lie la « vérité » à un « retour à la nature » comme nouveau filet normatif. Sinon quel autre sens au fait de consommer une nourriture « vraie » ? Par le jeu d'équivalences discutables, le discours publicitaire reflète, autant qu'il l'impose le diktat de la santé. Ce diktat s'organise autour de deux leitmotifs : *la sensation* et *la performance*.

La sensation traduit le souci de soi, l'appropriation du monde dans une perspective nombriliste et narcissique, dont témoigne la vogue du *cocooning*. La performance suggère un glissement constant du *bien être* au *mieux être*, une confusion des deux, qu'atteste l'invasion des produits *enrichis en...* Voici venue l'ère de l'adjuvant et conséquemment celle des *attitudes dopantes*.

Vitamines, amphétamines, compléments alimentaires, Viagra, DHEA, psychotropes, l'espérance de vie, et d'une *meilleure vie*, passe aujourd'hui par la consommation de produits. L'expression à elle seule

¹³ *Vrai*, yaourt « biologique ».

est éloquente. Elle pointe l'importance de l'oralité dans le souci de soi contemporain. Elle souligne également la dépendance psychologique à l'idée que la vie quotidienne se bonifie de « petits plus » (ou de plus grands !), alimentaires et médicamenteux, modifiant l'ordinaire. Par-là s'établit sensiblement le contexte d'une *attitude dopante* généralisée. La publicité relaie généreusement cette tendance quand elle ne la provoque pas, jouant sur le registre du dopage pour montrer les avantages d'un produit. « Quatre-heures à moteur¹⁴ », lutte anti-dopage menaçant les consommateurs de céréales aux capacités décuplées¹⁵, médicaments anti-fatigue ou anti-perte de mémoire au moment des examens, dès l'enfance toutes les catégories de la population sont visées par un discours qui banalise l'optimisation de soi par l'ingestion de produits. Or, si le phénomène sert l'industrie alimentaire et accompagne l'essor croissant de la demande médicamenteuse, il est indéniablement l'assise non négligeable du dopage chez les sportifs. Plus précisément, le dopage chez les sportifs n'est que la partie émergée d'un iceberg nommé « dopage social » ou « société dopée ». Parce que son existence s'articule autour de la recherche de sensations et de celle de performance, parce que la santé est en question dans le sport, le sportif est à ce titre exemplaire du souci de soi contemporain.

3 Le culte du corps sportif

Conjuguée aux promesses de l'oralité, l'instrumentalisation du corps commande une « mise en forme » esthétique, sanitaire et sportive. Cette modélisation suppose, non seulement une connaissance de soi -cœur, articulations, muscles, entre autres-, mais une appropriation par l'individu des finalités de l'exercice physique. L'entretien de soi devient sculpture de soi. Le loisir, le jeu, le défoulement, n'omettent pas les vertus physiologiques ou psychiques de l'effort. Là encore, le scientisme guette, en particulier dans le sport de haut niveau, dévoué à l'éminence médicale. La médecine instille vérités et prescriptions là

¹⁴ Publicité pour les biscuits « goûters BN », Danone.

¹⁵ Céréales « Golden Grahams », Nestlé.

où règne le culte du corps et celui du mouvement. Le sport devient jeu sérieux. Il compte ses « accros », drogués à l'exercice, ses esthètes, soucieux de leur image, ses prodiges, dont la carrière précoce suppose des cadences infernales, ses vétérans, public nouvellement captif des fédérations. L'incitation à « bouger » pour notre santé traverse les médias. L'activisme sportif est de mise et labellise l'image sociale. Il faut absolument *faire* du sport, comme certains *font* du chiffre. Mais cette euphorie motrice a aussi ses revers. L'interrogation sur le bien être, qui traverse l'histoire du sport -et celle des *gymnastiques* et de l'*éducation physique*-, rencontre aussi l'obsession de la performance et du dépassement de soi. Les temps sont aux records, au risque, à l'extrême. Par ailleurs, cette intimité si spécifique qui consiste à « écouter » son corps, cette hypersensibilité à soi, implique aussi l'automatisme, l'habitude, et interroge sur le rapport liberté/servitude.

Qu'appelle-t-on « excellence corporelle » ? Est-ce la poursuite d'un bien, d'un bien-être, d'un équilibre, d'une juste mesure au sens où les Grecs l'entendaient ? Ou est-ce la quête d'une performance, c'est-à-dire d'un mieux, d'un dépassement de soi, au risque d'un excès, d'un déséquilibre ? Depuis toujours, l'histoire des pratiques corporelles nourrit cette ambivalence. Les gymnastiques de l'Antiquité initièrent les finalités pédagogique et médicale de l'effort physique, quand l'exploit olympique et militaire était vanté par Homère ou Pindare. L'équilibre est exceptionnel, savant, fragile. Aujourd'hui encore, l'éducation physique se confronte au sport, leurs projets s'opposent ou se lient, s'incluent l'un l'autre, dans le système scolaire, par exemple, qui le nomme *EPS*¹⁶. Dans une société axée sur l'idéologie de la performance - entreprise, école, sport-, l'entretien de soi côtoie le dépassement de soi. Les définir suppose de penser la limite et le dépassement de la limite, quand le glissement, souvent, s'opère de l'un à l'autre, inhérent à l'effort. Ainsi dans les pratiques ordinaires -jogging, vélo d'appartement, partie de tennis entre amis-, la quantification de l'effort et son inertie, l'adversité à soi ou à l'autre, la volonté de comparer sa forme à celle de la veille, amènent à se dépasser, même si on en

¹⁶ Education Physique et Sportive.

dénie l'idée. « S'éclater », « se défoncer », « se déchirer », appartiennent au vocabulaire ordinaire du sport.

La santé interroge la performance quand le sport d'élite expose ses dérives : blessures chroniques, après carrières sombres, espérance de vie écourtée, dopage. La gloire sportive est cernée d'abîmes. La mesure et l'excès, l'accomplissement et le dépassement, tels sont les termes du souci de soi sportif.

L'application à soi demande expérience, entraînement, patience. Comme le montre Aristote s'agissant de la vertu, la juste mesure, la saisie du *kairos*, moment précis et rare de l'action, s'obtiennent par la répétition de l'exercice, inscrivant progressivement la sagesse dans l'esprit comme dans le corps. L'acquisition du geste sportif relève du même principe, de même que le rythme, la résistance, la grâce. La facilité a un prix : l'automatisation des gestes, l'obstination, la douleur. L'entretien de soi qui ne vise pas le sport d'élite requiert également cette durée, cette constance. Le paradoxe tient alors à ce que l'exercice créant l'habitude, il entraîne d'une part cette facilité qui, comme l'a si bien montré Ravaillon, est une forme de liberté, mais requiert aussi du temps, parfois beaucoup. Plus l'on vieillit, moins l'entretien de soi supporte le dilettantisme, plus il est une exigence, plus l'harmonie générale du corps humain tend à se désagréger en autant de muscles, d'organes, de ligaments, d'articulations susceptibles de dysfonctionner. C'est alors que, potentiellement, le temps de l'effort, celui de la préparation et celui de la récupération, occupent une proportion de plus en plus grande pour qui « refuserait de vieillir ».

La question est en l'espèce de savoir si l'entretien de soi procure une liberté, parce qu'une aisance est maintenue, ou une servitude parce qu'il accapare. Se maintenir en bonne santé prend du temps et fatigue finalement. La discipline matérialiste de l'effort sportif, comme celle de la médecine, aboutit à cet inventaire des « devoir être » qui est une captation du présent autour du souci de soi.

Conclusion : vers l'hypercorps

Il serait absurde de vouloir s'affranchir du corps. Toutefois, le matérialisme contemporain -lui en voudra-t-on ?- choisit en clair-obscur un corps idéalisé, stylisé par la science. Il nous faut jouir, mais pas sans savoir comment, sinon pourquoi ; sentir, de préférence des « sensations pures », mais pas sans qu'elles soient exaltées, provoquées, optimisées, racontées, comparées ; manger, mais la diététique ne plaisante pas avec les enjeux, l'apparence et la « forme », l'espérance de vie, la tonicité éternelle ; bouger, bien sûr, parce que le muscle tellement malléable a vocation identitaire, parce que le mécanisme corporel s'entretient. Du coup, une cécité relative, idéologique en tout cas, s'installe quant à la considération des faillites du corps, la souffrance, la maladie, le handicap. Le corps ordinaire est transparent, le corps marginal mis en périphérie. Nous n'avons d'yeux que pour l'idéal d'une perfection physique -athlètes, mannequins-, d'un « corps prothèse » aussi, servant de paradigme à l'ambition des gens ordinaires.

Par ailleurs, comme le montre Marcel Gauchet à propos de la sortie de la religion, le matérialisme affiché n'implique pas nécessairement l'abandon d'une quête de transcendance. L'entretien du corps s'inscrit dans des échéances plus ou moins immédiates, reportées, lointaines, parfois même impensables, qui rebondissent de l'une à l'autre en trajectoires croisées, tissant une sorte d'écran devant l'idée de la mort. Ainsi, la chirurgie esthétique, l'entraînement sportif, la diététique, n'ont pas le même rapport à la temporalité, mais postulent un corps idéal dont la perfection est toujours différée. Ils traduisent également le fantasme de maîtrise d'un temps relatif, emblématique de la conception moderne du temps. Tel un hypertexte, qui permet une lecture non linéaire de l'information, le souci de soi le plus quotidien appelle un « au-delà » fondamentalement singulier, dont l'inventaire n'est pas exhaustif. L'entretien de soi suppose, par définition, la répétition des moyens, leur multiplicité, pour une fin probablement insaisissable.

Le souci de soi contemporain projette un hypercorps, étudié, contrôlé, modélisé, renouvelé quand la médecine parera communément -ce que la chirurgie a déjà commencé à faire- aux défaillances de notre santé et de notre apparence. Le corps du sportif d'élite est en ce sens un

curieux prototype qui conjugue l'obsession sanitaire et alimentaire, et l'expérimentation d'un dopage qui, aujourd'hui chimique et pharmacologique, pourrait bientôt être génétique et prothétique. A ce titre, parce que le champion sera mince et athlétique, soucieux de ses sensations, de sa santé, de ses performances et de son alimentation, parce que la médecine aura sculpté de lui l'extrapolation des qualités physiques, parce que le narcissisme se liera en lui à la débauche d'efforts, le sport de haut niveau apparaît aujourd'hui comme le laboratoire de l'hypercorps contemporain.

Isabelle Queval

MCF-HDR

Faculté des SHS - Sorbonne

CERLIS-UMR 8070

Responsable du Master "Formateurs de professionnels de santé"

Université de Paris Descartes/CNRS

Centre Universitaire des Saints-Pères

45 rue des Saints-Pères - 75270 Paris Cedex 06 – France

Associée au Centre Edgar Morin (IIAC/EHESS/CNRS UMR 8177)

22 rue d'Athènes, 75009 Paris

isabelle.queval@parisdescartes.fr

Références

- Canguilhem, G., *Le normal et le pathologique*, Paris, PUF, 1976
Ehrenberg, A., *Le culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy, 1991
Queval, I., *S'accomplir ou se dépasser, essai sur le sport contemporain*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 2004
Queval, I., *Le corps aujourd'hui*, Paris, Gallimard, « Folio Essais », 2008
Vigarello, G., *Histoire des pratiques de santé*, Paris, Seuil, 1993, 1999
L'utopie de la santé parfaite, dir. L. Sfez, Colloque de Cerisy, PUF, 2001

CONCLUSION DU COLLOQUE par *Christine Bonnal*

Ce colloque s'achève, il fut riche en interventions et en débats. Quelle synthèse peut-on en faire ?

D'abord ce qui a été dit et partagé toute cette journée illustre que nous ne pouvons appréhender la complexité humaine dans le champ thérapeutique sans l'apport provenant à la fois de courants théoriques divers ; de dispositifs différents (individuel ou groupe) chacun éclairant le psychisme de manière différente, mais aussi de disciplines voisines et nous avons pu voir aujourd'hui à quel point ces apports sont précieux pour nous.

CONFERENCES

Le témoignage de **Michela Marzano** et son texte ont souligné que nous pouvons utiliser notre propre corps pour dire quelque chose qu'on ne peut pas dire autrement et que nous cherchions ainsi à lutter contre l'effacement de notre subjectivité. Elle nous a exhortés à « être son corps tout en l'ayant » affirmant que cette division entre avoir et être laisse échapper l'essentiel, que l'expérience du corps se meut entre ces deux pôles. On comprendra la nécessité d'une telle philosophie du corps et de la finitude dans le contexte actuel d'un monde où science et technique ne nous ont jamais offert autant de moyens d'agir sur notre corporéité et, du même coup, de mettre à l'épreuve et en péril notre identité personnelle ainsi que nos relations intersubjectives.

Alain Amselek semble aller dans le même sens en disant que si la pensée habite le langage, on ne peut réduire l'être humain ni à la pensée, ni au langage. Il y a la chair et ses affinités ou ses rejets, qui s'expriment à travers un sentir qui ne doit pas être confondu avec la pensée. Ici, la "pensée unique" et l'idéologie doivent céder la place à une "pensée vivante, plurielle et paradoxale". Il a ainsi souligné le primat de la présence charnelle de l'analyste.

Isabelle Queval a illustré à quel point le corps est devenu une obsession dans notre société, et fût-il virtuel, le centre de l'identité contemporaine. Il serait tout ce qu'il nous reste pour donner un sens à notre existence. Elle souligne également que le corps est devenu un capital qu'il faut constituer, protéger, soigner, faire fructifier... et surtout faire durer ce qui rejoint les propos de Vincent de Gaulejac sur l'idéologie gestionnaire, selon laquelle tout est convertible en capital à rentabiliser, ce qui finit par réduire l'ordre symbolique à l'insignifiance.

ATELIERS

Chaque atelier a mis en évidence de manière différente que l'approche intégrative est confrontée à l'unité globale de l'être humain mais aussi à la complexité de la mise en rapport de systèmes en interrelation ayant chacun ses lois propres.

L'atelier animé par Catherine Rioult et Nicole Adam sur le thème : *langage et corps*, nous a rappelé que l'articulation corps et psyché se construisait dans la prime enfance et que les relations entre la mère et le bébé s'imprimaient dans ses premières expériences sensorielles et que les pensées s'enracinaient dans le corps grâce aux éprouvés corporels, sensoriels et émotionnels. Cet atelier s'est interrogé à partir des concepts freudiens autour du corps, le moi-corps, la pulsion, le symptôme, puis du rapport au langage en référence à Lacan ou Dolto, de l'effet que peut produire une parole sur le corps dans un travail psychothérapeutique.

Ces échanges ont mis en évidence que certaines manifestations psychiques révèlent l'absence d'organisation de l'image corporelle pour certains patients qui sont traversés par un profond sentiment de non-appartenance et de dépossession. Quelque chose de l'histoire individuelle n'a pas pu se construire et tisser une trame constitutive d'un passé. Le passé est amputé, la mémoire aussi. L'identité se trouve ainsi affectée et fragmentée.

L'atelier sur *Corps du patient et corps de l'analyste* animé par Isabelle Grangean et Michel Bénét s'est interrogé sur la manière dont le thérapeute met en jeu son corps et son contact avec son patient. Les participants ont souligné qu'il est difficile de parler du corps de l'autre sans parler de son propre corps. Qu'il existe un phénomène d'écho corporel et sensoriel qui se développe en nous et qui constitue l'une des clés de compréhension du travail clinique.

Que se passe-t-il entre le thérapeute et son patient quand ce sont les formes les plus primitives de la communication qui sont actives : sensations, perceptions ?

A été souligné à quel point le contre-transfert apparaît comme une réponse émotionnelle éminemment somatique, une réponse psychique assortie d'un ressenti physique, accompagnée d'un éprouvé corporel - éprouvé qui peut certes être plus ou moins ténu ou au contraire envahissant.

C'est aussi la capacité à éprouver et percevoir une certaine qualité d'affect, des affects intenses, dans une répétition transférentielle, qui permet l'accès aux vécus archaïques des patients. Ce qui est éprouvé alors par l'analyste est à comprendre comme un état psychique qui fut présent dans la relation entre le nourrisson et son environnement primaire. L'intensité des affects signe l'échec du travail de transformation qui aurait dû se développer dans la relation entre le nourrisson et son environnement. Cette dynamique sollicite chez le thérapeute une capacité à haïr sans détruire, capacité que D.W. Winnicott considère comme normale chez la mère.

Nous avons entendu avec Magali Cipriani et Jean-Michel Fourcade et nos collègues présents à leur atelier comment la Régression était à entendre comme un mouvement qui permet d'accéder aux couches les plus archaïques de la construction psychique du sujet, et que son utilisation peut être un levier essentiel du traitement des problématiques narcissiques. Ils se sont interrogés sur les conditions de la Régression, sur l'interdit du toucher qui pouvait être transformé en bonne utilisation du toucher, sur une régression qui était à la fois corporelle ET psychique.

Ils ont pu évoquer comment la régression pouvait être le « maillon manquant » comme le dit Jean-Michel Fourcade (1997) nécessaire à l'articulation entre psychanalyse et psychothérapie émotionnelle et corporelle, faisant une place au corps réel dans la Régression comme levier thérapeutique.

Nous avons entendu avec l'atelier consacré au *Corps et groupe* que le corps se trouve au cœur de la relation intersubjective et que le groupe parce qu'il est un espace relationnel est un lieu où le corps prend de multiples significations : corps imaginaire, corps réel, corps symbolique ; il implique la sensorialité, les gestes et les postures, l'image de soi et le narcissisme.

Les différents échanges ont illustré que c'est la combinaison du rôle d'amplificateur et d'accélérateur de la situation groupale, le champ psychothérapeutique que crée le groupe par sa complexité permettant un accès à des phénomènes psychiques très archaïques de sa fonction de contenance renforcée par le sentiment d'appartenance qui fonctionne comme pare-excitation qui va permettre des modalités de travail diversifiées comme les mises en actes que l'on retrouve en psychodrame, gestalt, bioénergie...

À partir du moment où les manifestations corporelles ne sont plus des interdits, mais des moteurs ou des leviers, se servir de son corps prend une signification nouvelle, non réductible à l'idée de transgression. La mobilisation du corps dans l'action va favoriser une forte implication émotionnelle, alors que la seule verbalisation amènera plus à mettre ses affects à distance.

Ainsi dans le travail corporel ce n'est pas le souvenir qui déclenche l'émotion mais bien l'inverse, l'émotion vient d'abord, le souvenir de l'expérience liée à cette émotion ensuite.

La situation groupale permet également l'accompagnement de régression à des stades-verbaux qui peuvent nécessiter un toucher sensible, enveloppant, qui rassure, apaise, renforce et prolonge la parole. Le groupe alors même qu'il favorise la Régression en offre un meilleur contrôle et la fonction contenante du groupe facilitera ainsi son accompagnement.

Le champ que crée le groupe par sa complexité facilite aussi l'accès ou la redécouverte du lien fondamental du lien d'attachement comme l'a développé Bowlby dans sa théorie de l'attachement et du « lien positif » défendu par Max Pagès qui pour lui est au cœur du processus de changement.

CONCLUSION

Toutes ces réflexions, apports fait par nos collègues philosophes et sociologues nous aident à affiner notre pensée sur la place du corps du Sujet analyste et analysand dans le système de représentation de la Psychanalyse Intégrative®.

Ils confirment que la rencontre thérapeutique est rencontre intersubjective. Si elle est rencontre d'inconscient à inconscient, elle est aussi rencontre de corps à corps y compris dans le registre de l'agir expressif sans le confondre avec le passage à l'acte.

Ces réflexions ont mis en lumière à la fois des questions au plan clinique (quelles types d'interventions corporelles ; les liens entre corps du patient, corps de l'analyste et corps du groupe ; l'effet de la parole sur le corps ; les différents types de régression..) ainsi que des questions sur des modèles théoriques (théorie de l'attachement et sa possible articulation avec la théorie de l'étayage et de la relation d'objet.) ; théorie de la régression, l'apport des neurobiologistes ; le modèle holistique de Max Pagès)

Nous nous souvenons que si Groddeck, Reich et plus tard Schilder, Dolto, Pankow, Anzieu pour ne citer que les plus anciens ont consacré beaucoup d'efforts à théoriser le corps c'est qu'ils se sont intéressés à des pathologies non névrotiques. Or ces pathologies non névrotiques sont celles qui nous sont aujourd'hui les plus familières et qui nous obligent à penser différemment la place du corps dans notre clinique.

En effet ce qui nous réunit c'est que nos patients nous obligent à compter avec une réalité corporelle concrète et que le langage du

corps et celui de l'acte comme se référant à des événements psychiques précoces, doit être non seulement écouté mais également mis au travail.

Pour les sujets fragiles dans leurs assises narcissiques, nous savons que l'activité d'élaboration et de transformation des éprouvés ne se fait pas facilement et que les approches émotionnelles et corporelles articulées au travail psychanalytique peuvent jouer un rôle essentiel dans le nouage entre expériences sensorielles et processus d'intégration psychique, tout en faisant du corps réel un véritable levier thérapeutique.

L'accès au langage ne signe pas l'avènement du sujet, C'est souvent les éprouvés corporels contenu dans la relation au thérapeute qui va mettre ou remettre au travail cette construction et cette appropriation de ce qui n'a pas vraiment eu lieu.

Ainsi les règles d'abstinence et l'interdit du toucher peuvent être temporairement levés pour pouvoir traiter ces éléments psychopathologiques archaïques et le thérapeute peut être actif dans le réel du corps, il parle du corps, peut le toucher, un toucher rassurant et contenant qui peut apporter une aide précieuse lors de l'altération des enveloppes psychiques et permettre un réinvestissement corporel, la récupération d'une sécurité, le renforcement du sentiment d'existence. Nous sommes dans l'ère transitionnelle d'expérience, développée et théorisée par Winnicott. Le corps en psychanalyse intégrative n'est pas traité seulement comme de l'imaginaire, en étant adressé directement il est aussi accès à l'inconscient et devient un levier thérapeutique.

Savoir quand intervenir, quand poursuivre un tel travail ne relève pas de la technique mais de la compétence du thérapeute, de son savoir-faire et de la compréhension qu'il a des problématiques de son patient.

C'est l'analyse de son contre-transfert y compris corporel que le thérapeute, dans ce dialogue interne dans l'ici et maintenant et dans l'après coup qui permet de penser son implication et son

positionnement corporel mais également ses effets sur le patient. L'acte est alors pleinement assumé et ne se confond pas avec le passage à l'acte qui se situe en dehors du symbolique. (Potel, 2015) Dans cette perspective le psychanalyste intégratif ne pourra pas faire l'impasse d'une connaissance de lui-même dans son corps, sa sensorialité, sa réceptivité émotionnelle et corporelle à l'autre. Il lui faudra également se concentrer sur ce passage nécessaire entre éprouvé du corps et mise en langage.

Vous l'aurez compris Il ne s'agit pas de considérer que les psychothérapies corporelles vont permettre d'explorer ce que seul l'agir corporel permet de découvrir, en imaginant que cet avantage ou acquis, empêche de découvrir ce que seul le cadre psychanalytique « classique » permet d'explorer. Ou bien que le corps se révèle avant tout dans l'action et dans l'abréaction alors qu'il s'exprime également dans l'immobilité.

Pour autant la place que nous donnons au corps dans notre clinique et l'importance que nous attribuons à la relation entre patient et thérapeute est à explorer aussi à la lumière des travaux de neurobiologistes comme Damasio (1995) et Allan Schore (2003)¹⁷.

Il ne s'agit pas non plus de passer d'un réductionnisme à un autre. La critique du réductionnisme génétique doit-elle pour autant nous conduire à un constructivisme faisant du corps un artifice socio-culturel ?

Il ne s'agit pas non plus de passer d'un réductionnisme matériel de la personne où nous ne pourrions pas nous distinguer de notre propre

¹⁷ Leurs travaux suggèrent que les expériences vécues dans le cadre de la relation thérapeutique sont principalement encodées comme souvenirs implicites, opérant souvent un changement à l'intérieur des connexions synaptiques de ce système de mémoire en ce qui concerne le lien et l'attachement. Être attentifs à la relation thérapeutique aide à transformer les souvenirs implicites négatifs liés au relationnel en créant un nouvel encodage d'une expérience d'attachement positive.

Lorsque l'opération réussit le patient intériorise dans le corps et dans le mental une nouvelle représentation bienveillante. Cela ne change en rien le passé de la personne, mais va lui procurer un nouveau marqueur somatique lorsqu'elle pensera à ses relations ou envisagera d'entrer dans une nouvelle relation. Lorsqu'il réussit l'attachement positif au thérapeute peut changer l'évitement ou la peur des relations interpersonnelles en désirs de contacts sains.

corps à un constructivisme qui tendrait à nous désarrimer de notre corps qui serait seulement soumis à nos constructions culturelles et sociales.

On peut suivre Michela Marzano quand elle nous invite à dépasser les paradoxes en repensant l'expérience même du corps comme présence contradictoire, réalité toujours double (sujet et objet, intérieure et extérieure, psychique et physique), avec laquelle notre relation est à la fois constitutive et instrumentale.

Il ne s'agit pas non plus de :

Passer du Tout est langage, le langage étant considéré comme la seule source d'accès à la symbolisation au Tout est corps et de se laisser aller à un fétichisme du corps qui prétendrait que le corps ne ment jamais et qu'il nous donnerait une vérité absolue et immédiate.

Le psychanalyste intégratif dans la lignée de Max Pagès (1993) et de Jean-Michel Fourcade (2010) travaille sur les articulations entre le travail émotionnel avec implication corporelle et le travail verbal d'analyse et d'échanges verbaux qu'il est important de mettre en rapport.

Il est aussi attentif à prendre en compte les différents niveaux d'être de leurs patients. Il s'astreint à ne pas réduire le champ théorique ou la clinique à un des éléments de la complexité humaine tout en ayant l'humilité de reconnaître qu'il ne peut travailler seulement qu'avec ce qu'il perçoit intellectuellement et émotionnellement.

Le sujet est donc moins de savoir si le corps est présent que la place qu'on lui donne dans notre pratique ?

Nous avons pu constater la diversité des sensibilités qui s'est exprimée lors notre colloque ! Peut-être qu'un début de réponse est de penser la place que nous pouvons lui donner non par rapport à une seule théorie mais en fonction du « type de patient », du moment dans le processus thérapeutique de l'évolution de la régression et de son propre cheminement en tant que thérapeute

Peut-être que ce colloque a soulevé plus de questions que d'apporter de réponses. Je trouve cela particulièrement stimulant. Ces questions sont à mettre au travail et ne manqueront pas de faire l'objet de groupes de travail à l'issue de ce colloque. Nous vous en tiendrons bien sûr rapidement informés. Nous vous espérons nombreux à y participer.

Pour conclure je dirais que nous pouvons nous féliciter de la qualité, de la richesse et de la variété des interventions et des échanges que nous avons eu ensemble, soutenues par l'exigence de faire dialoguer des disciplines voisines et des professionnels ayant des parcours différents.

Cela illustre le souhait de notre Société d'être une société de psychanalystes, vivante et ouverte qui s'invente elle-même dans son rapport à la société, et aux êtres souffrants et/ou curieux d'eux-mêmes qui poussent la porte de nos cabinets.

Nous devons ce résultat à l'éminente qualité des intervenants que je remercie vivement et aux participants à ce colloque, c'est-à-dire vous tous.

Je remercie en notre nom les organisateurs de ce colloque qui ont pris sur leur temps pour créer les meilleures conditions pour que nous puissions échanger tous ensemble : Delia Arrunategui, Magali Cipriani, Jean-Michel Fourcade, Elisabeth le Boulch, Philippe Henry, Jacqueline Marx, Marie-Ange Lazzaro, Emmanuelle Restivo et Caroline Ulmer-Newhouse. Je remercie notre collègue Jean-François CAFFIN, qui a été le photographe de cette journée et notre partenaire LE DIVAN et nous vous encourageons à aller visiter leur librairie, un lieu accueillant et chaleureux dédié aux livres.

Vous pourrez également trouver dans les jours qui viennent sur notre site internet le texte de certaines interventions et peut-être même les podcasts !

Merci encore à toutes et à tous de votre participation et nous vous souhaitons une bonne fin de week-end.

Christine Bonnal

Psychanalyste, Psychosomaticienne

Présidente de la S.F.P.I

Co-directrice de la Nouvelle Faculté Libre

Vice-Présidente de l'AFFOP

Membre de la Société Française de Psychosomatique Intégrative

christinebonnal@sfpsy.org

Références

- AMSELEK Alain., *L'Écoute de l'intime et de l'invisible (La psychanalyse, plus en corps ? Le Livre Rouge de la psychanalyse)*, Cerp édition, Paris 2006
- ANDREOLI, PASINI Willy., *Le corps en psychothérapie*, Paris, Payot, 1993
- DAMASIO Antonio R., *L'Erreur de Descartes : la raison des émotions*, Paris, Odile Jacob, 1995, 368 p
- DAMASIO Antonio R., *L'autre moi-même - Les nouvelles cartes du cerveau, de la conscience et des émotions*, Paris, Odile Jacob, 2010
- FOURCADE J-M.,(1997) *Les Patients Limites*, Psychanalyse intégrative et psychothérapie, Paris, Éditions Éres, 2010
- MARC Ed, BONNAL Ch., *Le groupe thérapeutique, Approche intégrative*, Dunod, Paris, 2014
- MARZANO Michela, *La philosophie du corps*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 2013.
- PAGES Max., *Psychothérapie et complexité*, paris, Desclée de Brouwer, 1993
- POTEL Catherine et GOLSE Bernard., *Du contre-transfert corporel : Une clinique psychothérapeutique du corps*, Paris, Eres, 2015
- ROBERT-OUVRAY Suzanne., *Le contre transfert émotionnel dans la thérapie psychomotrice.* <http://www.suzanne-robert-ouvray.fr/le-contre-transfert-emotionnel-dans-la-therapie-psychomotrice/>
- SCHORE A.N., *Affect Regulation and the Repair of the Self*, W. W. Norton & Company, 2003.
- WINNICOTT D.W., 1947, "La haine dans le contre-transfert", in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot, 1969, p. 71.